



Retrouver Livingstone, mort ou vif

L'expédition de Henry Morton Stanley

 Fondation
Roi Baudouin
Agir ensemble pour une société meilleure

AFRICA

ES

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

E

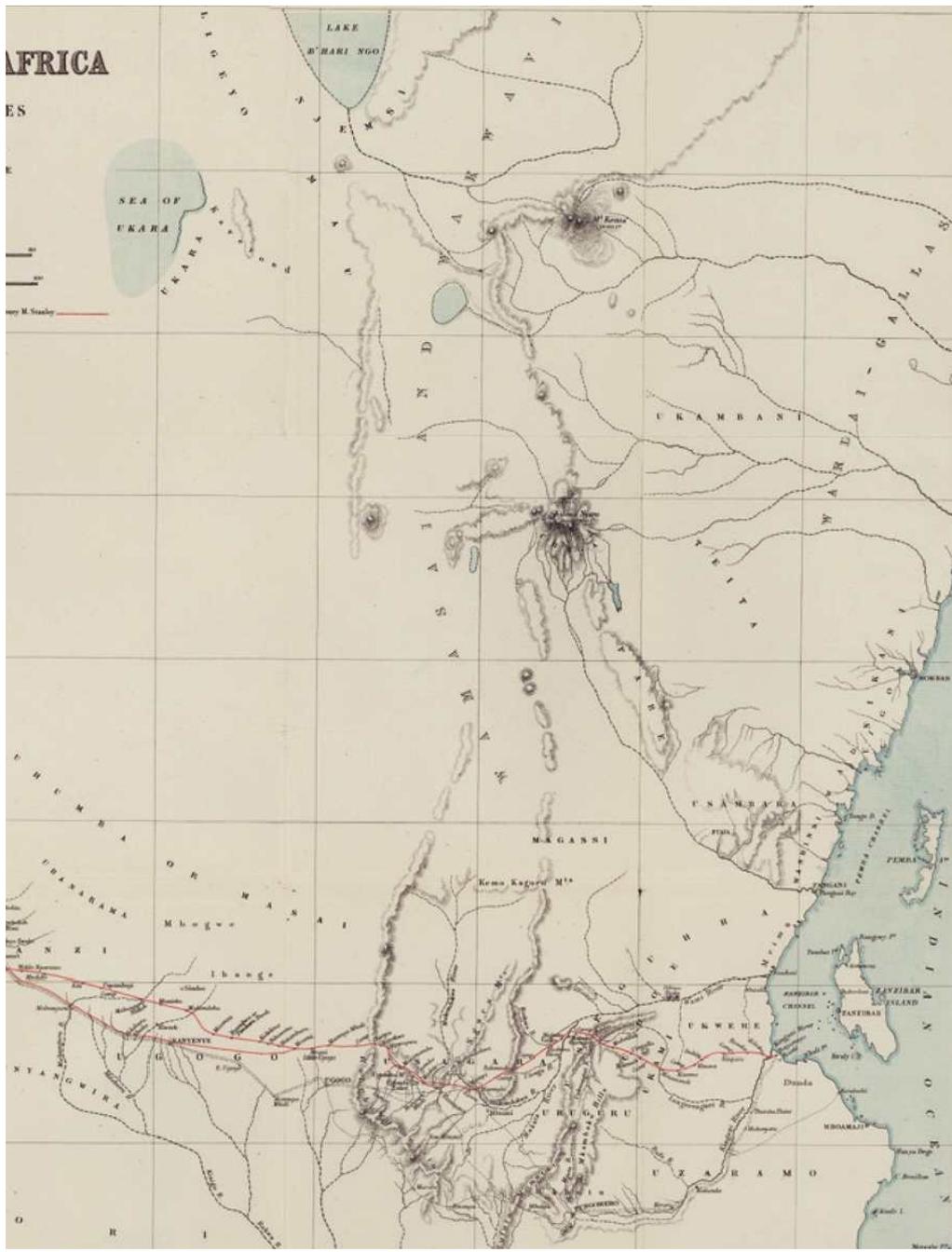
E

E

E

E

E



Tracé de l'**expédition de Stanley**
sur une carte de l'Afrique centrale
actuelle



Retrouver Livingstone, mort ou vif

L'expédition de Henry Morton Stanley

 Fondation
Roi Baudouin

Agir ensemble pour une société meilleure



Divers documents provenant des Archives Stanley, FRB/MRAC.



*General of the Regt
1864-1865*

*General of the Regt
at the time of the engagement
of 1864
Nov. 1864*



1865



*General of the Regt
at the time of the engagement
of 1864*



VOL. 1864-1865

Préface

Cette publication est la deuxième d'une série par laquelle la Fondation Roi Baudouin met en valeur documents et archives de sa collection. Le bicentenaire de la naissance de David Livingstone était l'occasion rêvée pour sortir de la confidentialité les carnets de voyage dans lesquels Henry Morton Stanley décrit sa rencontre avec le médecin et missionnaire écossais, l'expédition qu'il a mise sur pied pour le retrouver et leur expédition commune. Ces documents font partie du Fonds d'archives Stanley acquis par la Fondation en 2001.

Livingstone bénéficiait d'une réputation internationale grâce à ses voyages à travers l'Afrique. Ce que l'on ignore généralement, c'est que c'est lui qui a initié Stanley aux techniques de l'expédition scientifique et qu'il a eu ainsi une influence considérable sur l'exploration du fleuve Congo. Cette publication illustre notamment cet aspect moins connu de Livingstone.

L'historien Olivier Defrance nous emmène dans une expédition mouvementée à travers l'Afrique centrale. Nous suivons Stanley dans la préparation de l'expédition qui doit le mener à cet explorateur mythique dont l'Europe a perdu la trace. Il partage avec nous les nombreuses difficultés qu'il surmonte en cours de route et les découvertes d'une faune et d'une flore inconnues. Enfin, il nous convie à sa rencontre légendaire avec Livingstone.

Olivier Defrance nous livre un récit passionnant. La Fondation Roi Baudouin tient à l'en remercier chaleureusement. Sa vive reconnaissance va également à Mathilde Leduc-Grimaldi, en charge des archives Stanley au Musée royal de l'Afrique centrale, pour sa précieuse collaboration et particulièrement pour la mise à disposition de la retranscription du carnet de voyage de Stanley réalisée avec James L. Newman en vue d'une publication scientifique. Nos remerciements vont aussi à son directeur, Guido Gryseels, ainsi qu'à Anne Welschen, gestionnaire de collection. Enfin, la Fondation exprime toute sa reconnaissance aux sociétés du groupe de la Société Générale qui acquièrent la première partie des archives Stanley en 1982 pour l'offrir ensuite à la Fondation Roi Baudouin. Sans cette première impulsion, ces précieux documents ne pourraient pas être consultés aujourd'hui au Musée de Tervuren.

Introduction

A trente ans, Henry M. Stanley a déjà changé d'identité, fait un peu tous les métiers, s'est fiancé deux fois, a connu les affres de la guerre de Sécession et a roulé sa bosse sur quatre continents, d'où il a dû se sortir, seul, de situations presque désespérées. Caractère bien trempé par les aléas de la vie, il ne s'abandonne guère à la mélancolie, sauf parfois après un repas trop copieux et bien arrosé, dit-il. Toujours prêt à boucler son bagage, il paraît encore comme l'archétype du grand reporter, sans point d'attache défini. On pourrait même ajouter grand reporter de guerre, des guerres indiennes de l'ouest américain à l'expédition britannique en Abyssinie, jusqu'à la guerre civile espagnole de 1868.

C'est ce personnage qui se livre peu mais observe intensément et lit avidement que James Gordon Bennett Jr, le directeur du *New York Herald*, choisit pour créer l'événement : retrouver Livingstone, le docteur écossais missionnaire, le héros national de l'Angleterre, celui qui veut ouvrir l'intérieur de l'Afrique à la civilisation par le commerce et l'évangélisation et dont l'Angleterre est sans nouvelles.

Voilà une mission qui n'est pas sans risque sur sa conduite et encore moins sur ses chances de réussite. « La chasse à l'oiseau rare », comme la définit Stanley en février 1869, mandaté par un patron imprévisible et préoccupé avant tout par les retombées financières de ses coups médiatiques. Les télégrammes laconiques du *New York Herald* ou les instructions peu précises ne sont pas faits pour rassurer Stanley, car dans l'équipe de direction, les têtes changent vite et Stanley dans ces mois d'errance craint pour sa place.

La recherche de Livingstone est une opération d'envergure qui pour la première fois est commanditée et payée par un journal, américain de surcroît, ce qui n'est pas sans troubler l'establishment britannique qui jusque-là se trouve derrière les expéditions de Livingstone par exemple. Tout en profitant des occasions de glaner quelques renseignements sur le personnage de Livingstone, en Egypte, puis à Zanzibar, Stanley a su garder un peu de mystère autour des raisons de son voyage. Le matériel et les hommes ont été réunis sur place. L'éloignement de Zanzibar du centre décisionnel et l'évidente impréparation du journaliste, novice sur le terrain de l'Afrique centrale, desservent Stanley qui n'est pas vraiment pris au sérieux ; du moins sent-il des réticences de la part de Kirk, le consul britannique. Stanley note tout, car non seulement sa mission doit être couronnée par le succès mais il doit aussi approvisionner son journal de chroniques qui lui sont quantifiées. Et dans son for intérieur, il a bien l'intention de publier un récit de son voyage, qui pérennisera sa réussite. C'est pourquoi les notes s'amassent, prises au crayon, parfois à la va-vite, sur de petits carnets de poche, écrits en désordre par les deux bouts et pas toujours achevés. Certains passages de l'agenda sont plus aboutis et ont été repassés à l'encre : ils seront réintégrés tels quels dans le récit publié.

Si Stanley dévoile peu de lui-même à ceux qui croisent sa route, il se livre bien davantage dans son journal et ses carnets de voyage, mêlant ses observations prises sur le vif, le déroulement de la mission, les étapes, les charges confiées à chaque porteur, ses interrogations sur son avenir, ses réflexions sur la nature humaine, des anecdotes, le détail des dépenses au penny près et même les confidences de Livingstone. On apprend ainsi pêle-mêle que le docteur n'est allé que deux fois au théâtre dans sa vie, qu'il veut

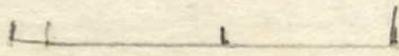
Lors de la publication de son livre *How I Found Livingstone* en 1872, Stanley a laissé dans l'ombre certaines de ses notes, soit parce qu'on lui avait conseillé de s'en tenir strictement à son récit de voyage, soit parce que la mort de ses compagnons de voyage n'autorisait pas de commentaires qui auraient pu paraître déplacés. Comme pour tout écrivain, ces notes sont importantes pour mieux saisir un personnage qui s'est parfois appliqué à brouiller les pistes. Ce foisonnement d'informations techniques et géographiques, ces exclamations qui partent du cœur, toutes ces remarques sont restées dans le secret des archives personnelles de la famille Stanley jusqu'aux premières années du XXI^e siècle. C'est en cela que les Archives Stanley, qui sont maintenant la propriété de la Fondation Roi Baudouin et accessibles aux chercheurs et visiteurs au Musée royal de l'Afrique centrale, constituent un ensemble exceptionnel. La publication annotée des six carnets inédits, directement liés à l'expédition « à la recherche de Livingstone », viendra combler cette lacune. Elle est en cours et sera complétée par la correspondance, également inédite, qui peut apporter un éclairage nouveau sur les personnages et les conditions des grands voyages en Afrique centrale du dernier tiers du XIX^e siècle.

Dans le récit qui va suivre, Olivier Defrance a su faire œuvre de divulgation pour nous livrer un récit alerte et documenté. Partant du contenu biographique de *How I Found Livingstone*, il s'appuie sur les différentes sources et travaux scientifiques actuels comme l'édition critique en cours du Journal¹ de l'expédition de Stanley pour redonner vie et épaisseur au personnage.

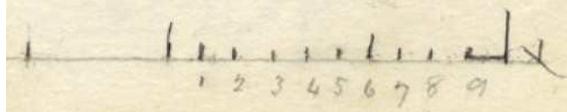
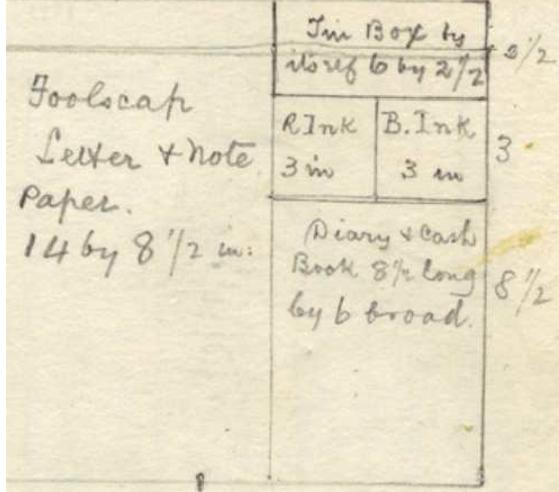
¹ Le journal de Stanley pour l'année 1871 (Stanley Archives 7, FRB/MRAC) a été transcrit par Mathilde Leduc-Grimaldi, Musée royal de l'Afrique centrale et James Newman, professeur émérite de Syracuse University, N.Y. Ce journal ainsi que les autres carnets de route relatifs à cette expédition doivent prochainement faire l'objet d'une édition critique.

Tray for

	5 1/2	3	4	3
4	Tin Box for Mono- gram Stamp Red Tape Steel Pens	Tin Box for Pencils Pen holders Tray	9 by 3 9 by 4 rollers required	Envelopes larger small 9 long 3 wide
2	Clothes Brush			
2	Hair Brushed Combs + Looking Glass		Housewife. Part of	5 inches
3	Bottles of Scent + Hair oil		Mathematical instruments 7 inches long	



trunk 30 inches long
 14 " broad
 8 1/2 " deep



Extrait du carnet n° 9 (Ujiji, 27 décembre 1871 - Uvuyanyembe, 18 février 1872) : l'aménagement d'une malle-bureau-armoire, Archives Stanley, FRB / MRAC.

Retrouver Livingstone, mort ou vif

L'expédition de Henry Morton Stanley

Par Olivier Defrance

Depuis le début du XIX^{ème} siècle et les guerres napoléoniennes, la péninsule ibérique est le théâtre de bouleversements politiques et de troubles sociaux à répétitions. L'Espagne ne compte plus les tentatives de renversement de régime et les *pronunciamientos*. En septembre 1868, un nouveau mouvement de révolte éclate. Le général progressiste Prim veut renverser la monarchie des Bourbons et la très impopulaire reine Isabelle II. La flotte, différentes garnisons et des juntes locales se rangent du côté des insurgés contre le reste de l'armée, la noblesse et l'Église. La souveraine mise en fuite, les « révolutionnaires » proclament les libertés fondamentales et le suffrage universel. Mais les choses sont loin d'être réglées, le régent Serrano, qui se trouve à la tête du nouveau pouvoir, doit à présent affronter une très forte opposition républicaine et de violents soulèvements, suscités par la nouvelle conscription militaire mise en place. Toute l'Andalousie, l'Estrémadure, la Catalogne et des parties de l'Aragon et de Valence se sont levées en armes.¹ Par ailleurs,

¹ Le nouveau pouvoir désire conserver une forme de régime monarchique et se cherche un souverain. Cela aboutira à la très contestée candidature du prince Léopold de Hohenzollern et à l'éclatement de la guerre franco-prussienne en 1870.

un mouvement d'ultra-royalistes, les Carlistes, provoque lui aussi des désordres. Le reste de l'Europe – et du Monde – suit avec intérêt l'évolution des choses. Toutes les nouvelles de l'Espagne sont attendues avec fébrilité. Un journaliste de 27 ans, Henry Morton Stanley, se voit confier la mission de couvrir les événements du côté républicain, en tant que « correspondant voyageur », avec un salaire de 400 livres par an, pour un journal américain, le *New York Herald*. Fraîchement fiancé, le jeune Stanley débarque à Madrid le 31 mars 1869. Il n'est pas un novice dans ce genre d'expéditions. Son parcours personnel semble plutôt insolite. En l'évoquant, un auteur belge écrit qu'il « avait, peut-on dire, mangé à tous les râteliers et roulé sa bosse sur tous les continents ».² Le principal intéressé n'est d'ailleurs pas toujours très clair sur son passé et entretient le doute sur bien des points. En 1878, on lit dans un ouvrage sur sa personne : « Qu'était-ce donc que ce Stanley ? Quel est son passé, sa nationalité, son lieu de naissance ? Questions passablement embarrassantes, non pas que les versions manquent ; au contraire, mais il est bien difficile de les concilier, de les mettre d'accord. »³

« Qu'était-ce donc que ce Stanley ? »

John Rowlands est né le 28 janvier 1841 à Denbigh, petite ville au nord-est du Pays de Galles. Sa mère, une jeune fille célibataire de dix-neuf ans, aurait succombé aux charmes d'un riche notaire local déjà marié, un certain James Vaughn Horne. Un arrangement financier et la désignation d'un père légal, John Rowlands, ouvrier agricole de son état, auraient permis d'éviter tout scandale. D'abord élevé par son grand-père maternel, le petit John est confié, après la mort de ce dernier, à des voisins par ses oncles. À six ans, on le place dans une institution pour pauvres où il est scolarisé. Il ne la quittera que

² Cf. A. Maurice, *Stanley – Lettres inédites*, Bruxelles, 1955, p. 29.

³ « Il [Stanley ndla] a toujours refusé de s'expliquer concernant le passé et les aventures plus ou moins fantastiques que lui attribuent ses biographes, se contentant de dire : « Que voulez-vous que j'y fasse ? Puis-je empêcher les gens d'écrire ce qui leur passe par la tête !... » Cf. *Lettres de H. M. Stanley racontant ses voyages, ses aventures et ses découvertes à travers l'Afrique équatoriale*, Paris, 1878, p. XVI-XVIII.

neuf années plus tard. Il se trouve ensuite logé et nourri par Moses Owen, un parent maître d'école, qui l'engage comme instituteur. « Moses voulut



lui apporter son aide, mais John était autodidacte par nature et c'est seul qu'il engrangea la plupart de ses connaissances ».⁴ Les relations entre les deux cousins se dégradant, John part pour Liverpool, mais il n'y trouve pas de situation stable et valorisante, devant se contenter de travaux manuels assez pénibles. En décembre 1858, le jeune homme prend la décision de s'engager comme matelot à bord d'un navire en direction de La Nouvelle-Orléans. Ayant peu apprécié l'expérience de la mer, il s'installe outre-Atlantique et se lie avec un riche marchand de coton, qu'il considérera plus tard comme « son véritable père » : Henry Hope Stanley. Ce dernier trouve une place d'employé à son jeune protégé chez un ami négociant. Mais John n'y reste pas, et après un passage à Saint-Louis, il travaille pour son mentor. C'est à cette époque qu'il change de nom, abandonnant celui de Rowlands pour celui de Stanley.⁵

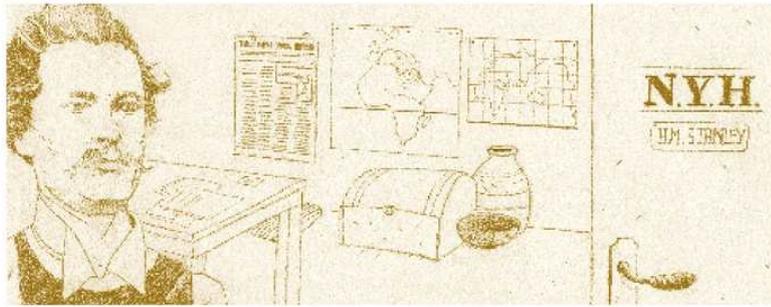
John Rowlands, peu de temps après son arrivée aux Etats-Unis. Photographie.

Au cours de l'été 1860, Stanley – comme il se nomme à présent – se rend à Cypress Bend, en Arkansas, après, semble-t-il, une dispute avec son bienfaiteur. Il y subit une première crise de malaria, le pays étant infesté de marécages, mais y apprend aussi le maniement des

⁴ Cf. J. L. Newman, *Stanley – Entre Couronne et Empire*, Bruxelles, 2006, p. 21. La plupart des informations vérifiables sur les années de jeunesse de Stanley proviennent de cette étude très complète sur l'explorateur.

⁵ Stanley dira plus tard qu'il a été adopté par son mentor, mais jusqu'à aujourd'hui, nulle preuve de cette adoption n'a pu être trouvée.

armes. À cette même époque, les États du Sud font sécession. Est-ce par esprit d'aventure ou par idéal, le jeune homme s'engage dans un régiment sudiste. Il part au combat, traverse le Kentucky, la Géorgie et le Tennessee. En avril 1862, il est fait prisonnier par les nordistes et est transféré dans un camp de prisonniers près de Chicago. Souffrant de dysenterie, il obtient sa libération en s'enrôlant pour trois années du côté des nordistes. Mais Stanley disparaît et est recherché comme déserteur... (Plus tard, il démentira les accusations portées contre lui. Par manque de preuves, le secrétaire à la Guerre le réformera à la date du 22 juin 1862.) Après un passage par le Maryland, il tente une nouvelle carrière de marin à Baltimore, puis rentre en Angleterre où il revoit sa mère. Mais Stanley a la bougeotte : en décembre, il se rembarque pour New York et obtient un poste de clerc dans un cabinet d'avocats de Brooklyn. En juillet 1864, il s'engage pour trois ans dans la Marine américaine, mais déserte une nouvelle fois, neuf mois plus tard, lors d'une escale à Portsmouth. Il essaie de monnayer ses récits de guerre, sans succès, se trouve un job à New York, puis repart pour Saint-Louis. Il y devient reporter indépendant, travaillant à la pige pour le *Missouri Democrat*. Ce serait mal le connaître si on y voit une volonté de se stabiliser : il reprend la route et, avec un autre journaliste, rêve d'un grand voyage en Asie. Pour s'y préparer, il descend la Platte, affluent de 500 kilomètres du Missouri, sur un radeau de sa fabrication. Après deux naufrages et une arrestation par des soldats, les deux compères, rejoints par un troisième comparse, embarquent à bord d'un navire à Boston, en partance pour Smyrne, en Turquie. Nous sommes au cours de l'été 1866. Le voyage n'est pas des plus reposants : à peine arrivés à 500 km à l'intérieur des terres turques, les trois « explorateurs » sont kidnappés par des voleurs et un des compagnons de Stanley subit même un viol ! Heureusement libérés, ils gagnent l'Angleterre via la Méditerranée et la France.



Stanley fait un bref compte-rendu de son expérience turque, publié en octobre 1866 dans le *Levant Herald*. Après un séjour à Liverpool, il repart pour les États-Unis. À Saint-Louis, il se fait engager par le *Missouri Democrat*, couvrant la politique locale. Parallèlement, il se lance, sans succès, dans une série de conférences sur son expérience au Proche-Orient. Son travail de journaliste est pourtant de plus en plus apprécié : il devient correspondant spécial pour le *Democrat*, qui l'envoie couvrir une expédition à travers le Nebraska et le Kansas : « cette mission s'avéra cruciale pour l'avenir de Stanley : elle lui fournit, en effet, une perspective de première main sur l'état critique des populations indigènes, victimes d'une politique impériale aux visées expansionnistes ».⁶ Stanley rédige ses impressions sur les Indiens et leurs territoires, tantôt les soutenant contre la politique d'appropriation des terres, tantôt les condamnant pour leurs comportements guerriers. Il vend ses récits à divers journaux et couvre plus tard les travaux d'une commission de paix sur la question indienne. Au cours de ces mois passés dans l'Ouest, Stanley a donné un tournant évident à son existence : le vagabond est bel et bien devenu journaliste. En décembre 1867, il obtient un poste de correspondant à l'étranger auprès d'un grand quotidien, le *New York Herald*.

⁶ Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 29.

Reçu personnellement par son directeur, James Gordon Bennett Jr, il se voit confier une mission : couvrir les événements qui se préparent en Abyssinie, à savoir une expédition britannique contre l'empereur Théodore II. Le jeune journaliste écrira plus tard : « C'est ainsi que je devins ce que j'avais ambitionné d'être, un correspondant, régulier j'espère, du *New York Herald*. »⁸ En janvier 1868, le reporter arrive à Zula, le port d'Érythrée où se concentre le gros des forces britanniques en action. Il se rend immédiatement plus



< Henry M. Stanley pose en uniforme de la marine américaine. Photographie.

> James Gordon Bennett Jr. De la même génération que Stanley, il a, lui aussi, servi lors de la guerre de Sécession. Photographie.

en avant dans le pays, à la suite d'une brigade. Stanley prend de multiples notes sur le pays, ses habitants et sur les personnages militaires qu'il rencontre, le tout devant servir à la rédaction d'articles pour le journal qui l'emploie. L'objectif à atteindre pour les troupes – et pour Stanley qui les suit – est la citadelle de Magdala où se trouvent l'empereur et ses hommes. Au début du mois d'avril, Stanley assiste aux combats qui provoquent la mort de deux soldats britanniques... et de sept à huit cents Abyssiniens ! Théodore refusant toujours de se soumettre, sa citadelle est assiégée. Les soldats de l'empereur s'avouent rapidement vaincus. Stanley observe à l'entrée des troupes victorieuses au sein même de la forteresse. Les Britanniques quittent la région après avoir constaté la mort de Théodore et

⁷ L'empereur éthiopien Théodore II (1818-1868) craignait une menace de la part de l'empire ottoman. Il avait demandé l'aide des Britanniques mais ces derniers tardaient à offrir leur soutien. Théodore avait fini par constituer prisonniers des ressortissants anglais, espérant faire pression sur leur gouvernement. Le résultat ne fut pas celui escompté : les autorités britanniques ont décidé de ne pas se soumettre aux diktats de l'empereur et ont pris la décision de l'attaquer...

⁸ Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 32.

avoir incendié sa citadelle. L'affaire réglée, Stanley se embarque pour Suez où il arrive au début du mois de juin. Il était aussi parvenu à expédier ses dépêches au *New York Herald*, chose remarquable alors que les autres correspondants ont échoué, le câble télégraphique s'étant rompu au fond de la Méditerranée !

Satisfaite du succès de son jeune reporter, la direction du *New York Herald* l'envoie au cours de l'été en Crète afin de couvrir un conflit qui oppose les Grecs et les Turcs. Mais l'expérience se révèle moins enthousiasmante, rien de bien intéressant ne se passant là-bas. Aussi, pour satisfaire le journal et ses lecteurs, Stanley brode : il invente une histoire de bataille à laquelle il assiste, aux côtés de soldats grecs, dans les montagnes de l'intérieur du pays. Or, il se trouve à ce moment-là à Athènes ! En septembre, il est à Alexandrie lorsqu'il reçoit un télégramme émanant du *New York Herald* lui demandant de se rendre en Espagne où ont éclaté des troubles révolutionnaires. À peine arrivé, un nouveau télégramme le prie de se rendre séance tenante à Londres, où l'attend son boss Gordon Bennett en personne. Celui-ci veut envoyer son reporter à la recherche du docteur David Livingstone⁹, médecin, missionnaire et explorateur écossais, dont on a perdu toute trace en Afrique centrale, et ce depuis plusieurs années. « Personne d'autre n'aurait suscité une telle inquiétude, mais le docteur Livingstone avait acquis la réputation d'un saint, et un public aussi important que curieux raffolait des histoires qui circulaient à son sujet. »¹⁰ Stanley sent l'importance de la mission. Le nom de Livingstone ne lui est évidemment pas inconnu, d'autant plus qu'il a fait l'acquisition quelques années plus tôt des *Missionary Travels and Researches in South Africa* que le docteur avait publiés en 1857 et dont la lecture l'avait fortement impressionné. Le journaliste repart pour Alexandrie. Mais là, coup de théâtre : un homme du *New York Herald* lui apprend par courrier que Livingstone a été retrouvé et qu'il serait en chemin pour le port de Zanzibar. Un hypothétique voyage au cœur de l'Afrique s'évanouit. Il ne lui reste qu'à attendre

⁹ Théologien protestant et médecin, David Livingstone (1813-1873) est membre de la Société des missions de Londres. Il part pour la colonie du Cap en 1840. Il découvre le lac Ngami en 1849 et traverse l'Afrique australe d'ouest en est, entre 1853 et 1856. Idéaliste, il cherche à élever le niveau de connaissance des populations indigènes et combat l'esclavagisme. Intéressé par la reconnaissance du Zambèze, il se penchera aussi sur l'étude du plateau des grands lacs et sur les sources du Nil.

¹⁰ Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 45.

le retour du missionnaire en Égypte, où il fera son interview. Pourtant, le temps passe, et point de Livingstone à l'horizon. Le journaliste tue son ennui en rédigeant ses souvenirs d'Abyssinie et en effectuant un séjour à Aden.¹¹ À la mi-février, la direction du *New York Herald* lui demande de quitter la région. Il rentre en Europe et, de passage à Paris, offre les *Missionary Travels* de Livingstone et *The Search for Livingstone* d'E.D. Young à une amie, se disant qu'il n'en aura plus l'utilité. Revenu en Angleterre, il fait la connaissance de Katie Roberts, fille d'un avocat de Denbigh qui promet une dot de 1000 livres en cas de mariage. En peu de temps, les fiançailles sont scellées. Au même moment, la direction du *New York Herald* l'engage à repartir pour l'Espagne, où les mouvements de révolte font toujours rage.

De Madrid à Zanzibar

Durant cinq mois, Stanley voyage à travers l'Espagne. Il apprend la langue du pays afin de faciliter les contacts avec la population. Le 15 juin, il assiste à la lecture de la nouvelle Constitution sur la *Plaza de los Cortes*, avec plus de vingt mille spectateurs. Toujours à l'affût de sujets sensationnels, il ne craint aucun lieu de combat. Ses articles, quoique non signés, sont publiés dans le *Herald*, et le journaliste espère bien impressionner son directeur et ses lecteurs par sa prose enjouée, remplie de descriptions de personnages, de lieux, et... de citations bibliques ou de grands auteurs classiques. Stanley veut montrer qu'il n'est pas un simple journaliste, mais aussi un homme extrêmement cultivé. Un biographe note qu'il « décrit en excellent précurseur d'Hemingway »¹². Le 15 septembre 1869, il reçoit une dépêche de son directeur lui demandant de se rendre à Paris, à moins que des événements extraordinaires ne le retiennent dans la péninsule. Or, justement, Stanley compte aller à Valence et à Saragosse où de

¹¹ Position britannique, le port d'Aden (actuellement au Yémen) se situe à peu près à égale distance de Suez, de Bombay et de Zanzibar.

¹² Cf. de Castries (duc), *Les rencontres de Stanley*, Paris, 1960, p. 96.



La Puerta del Sol, centre névralgique de Madrid, vers 1870. Photographie.

graves affrontements entre les forces gouvernementales et les insurgés ont lieu. Il prend donc la décision de rester. À Valence, il se trouve au cœur des combats, s'exposant au feu. Une balle aurait même frôlé son crâne ! Au mois d'octobre, le reporter rentre sain et sauf à Madrid et s'installe dans une maison qu'il loue, située *calle de la Cruz*, à proximité de la fameuse *Puerta del Sol*. Le matin du 27 octobre³, on lui apporte une nouvelle dépêche signée par Gordon Bennett dans laquelle il lit : « Rendez-vous à Paris ; affaire importante. » Le journaliste ne traîne pas. Il emballe précipitamment toutes ses affaires, empaquetant même du linge fraîchement lavé et pas encore tout à fait sec. Il va ensuite saluer quelques

³ Dans son livre, Stanley note la date du 17 octobre, or, d'après les recherches de J.L. Newman, à cette date, Stanley se trouvait toujours à Valence, comme il le prouve lui-même dans d'autres écrits contemporains, tel que le journal qu'il tient. On ignore pourquoi le journaliste a anticiqué cette rencontre... Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 52 et Journal, Archives Stanley 7, FRB/MRAC. Le carnet n°7 qui relate le voyage de Stanley à la recherche de Livingstone a fait l'objet d'une transcription très complète par le Dr M. Leduc-Grimaldi (MRAC) et le Prof. J. Newman (Syracuse University, N.Y., Etats-Unis). Il sera publié sous la forme d'une publication scientifique. Nous remercions ces deux chercheurs de nous avoir permis d'utiliser leur précieux travail.

connaissances. Dans ses souvenirs, Stanley revient sur ces moments d'adieux. Dans un style un peu pompeux, il fait part de son angoisse alors qu'il quitte ses amis et ne craint pas les comparaisons audacieuses... « Mais un reporter volant doit savoir souffrir, écrit-il. Comme le gladiateur dans l'arène, il doit être prêt au combat ; un moment de faiblesse ou d'hésitation, et il est perdu. Le gladiateur va à la rencontre du fer qui est aiguisé pour sa poitrine ; le reporter court au-devant de l'ordre qui peut l'envoyer à la mort. Festin ou bataille, c'est toujours la même formule : « Préparez-vous et partez. »¹⁴ Il se rend à la gare pour monter à bord de l'express de Paris. Après une halte à Bayonne, il arrive dans la capitale française tard dans la nuit.

« J'allai directement au Grand-Hôtel, et frappai à la porte de M. Bennett. « Entrez, » dit une voix. Je trouvai M. Bennett au lit. « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

– Stanley.

– Ah ! oui. Prenez un siège ; j'ai pour vous une mission importante.

Il se jeta sa robe de chambre sur les épaules, et me dit vivement :

– Où pensez-vous que soit Livingstone ?

– Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

– Croyez-vous qu'il soit mort ?

– Possible que oui, possible que non.

– Moi, je pense qu'il est vivant, qu'on peut le trouver, et je vous envoie à sa recherche.

– À la recherche de Livingstone ! Mais c'est aller au centre de l'Afrique ! Est-ce là ce que vous entendez ?

– J'entends que vous partiez, que vous le retrouviez, n'importe où il soit, que vous rapportiez de lui toutes les nouvelles possibles ; et qui sait !... Le vieux voyageur est peut-être dans le besoin. Prenez avec vous

¹⁴ Cf. H.M. Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone – Voyages, aventures et découvertes dans le centre de l'Afrique*, Paris, 1880, 3^e édition, p. 2. L'ouvrage a d'abord été publié en anglais sous le titre *How I Found Livingstone – Travels, Adventures and Discoveries in Central Africa*, à New York en 1872. La première traduction française date de 1873.

tout ce qui pourra lui être utile. Naturellement vous suivrez vos propres idées ; faites comme bon vous semblera ; mais retrouvez Livingstone. Très surpris de cet ordre qui m'envoyait froidement n'importe où, chercher un homme que presque tout le monde croyait mort, je posai cette question :

- Avez-vous réfléchi, monsieur, à la dépense qu'occasionnera ce voyage ?
- Combien coûtera-t-il ? demanda M. Bennett.
- Burton et Speke ont dépensé de trois à cinq mille livres, et je crains qu'il ne faille pas moins de deux mille cinq cents livres.
- Eh bien ! vous prendrez d'abord mille livres ; quand elles seront épu-



Le Grand Hôtel, à Paris, lieu de rencontre de Stanley et de Gordon Bennett Jr. Circa 1870. Photographie.

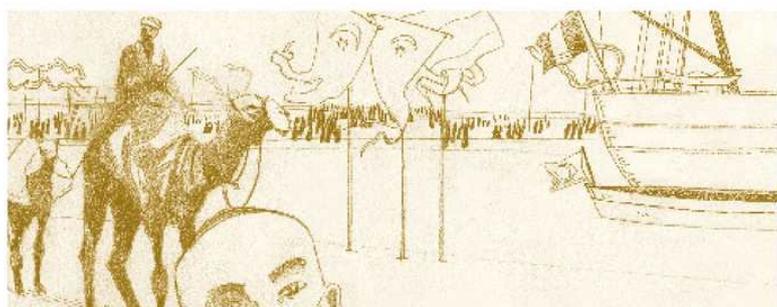
isées, vous ferez une traite d'un nouveau mille, puis d'un troisième, et ainsi de suite ; mais retrouvez Livingstone.

Je savais que lorsque M. Bennett a pris une résolution, il n'est pas facile de l'en détourner. Je crus néanmoins qu'il n'avait pas suffisamment envisagé le pour et le contre de ce projet dispendieux, et que je devais l'amener à en penser les conséquences.

- J'ai entendu dire, repris-je, que si monsieur votre père venait à mourir, vous vendriez l'*Herald*, et que vous vous retireriez des affaires.

- Ceux qui ont dit cela étaient dans l'erreur ; il n'y a pas assez d'argent à New York pour acheter l'*Herald*. Mon père en a fait un grand journal ; je veux l'agrandir encore. J'entends que ce soit un *news-paper* dans toute la force du terme. Je veux lui faire publier tout ce qui, à n'importe quel titre, peut intéresser le monde ; et cela à n'importe quel prix. »¹⁵

¹⁵ Le New-Yorkais James Gordon Bennett Jr (1841-1918) est le fils et l'héritier du fondateur du *New York Herald*. Membre de la haute société de la côte est des États-Unis, il est aussi un passionné de sports et a gagné la première course transocéanique en bateau. Il a servi dans la marine pendant la guerre civile avant de reprendre les affaires de son père en 1867. Cf. H. M. Stanley, op. cit., pp. 2-4 et Seitz, C., *The James Gordon Bennetts, Father and Son, Proprietors of the New York Herald*, New York, 1974.



Mais Stanley n'ira pas immédiatement à la recherche du docteur disparu. Bennett lui confie d'autres missions à remplir au préalable. Tout d'abord, il devra se rendre à l'inauguration du canal de Suez. Ensuite, il remontera le Nil, son directeur voulant en savoir davantage sur Baker¹⁶, qui doit entamer une expédition en Haute-Égypte. Gordon Bennett charge aussi le reporter de rédiger une espèce de guide touristique sur la région. Après l'Égypte, le journaliste ira en Palestine où se déroulent des fouilles intéressantes. Ensuite, il se dirigera vers Istanbul où il devra obtenir des informations sur les tensions qui existent entre le khédivé d'Égypte et son suzerain, le sultan Abdül-Azîz. Mais son voyage ne s'arrêtera pas là... Il mettra ensuite le cap sur la Crimée pour y visiter les champs de bataille avant de gagner la mer Caspienne où se tient une expédition russe. Après, il partira pour l'Inde, en traversant la Perse, glanant au passage des informations sur le chemin de fer de la vallée de l'Euphrate. Ce n'est qu'ensuite que Stanley se mettra en route pour rencontrer Livingstone. À cette époque, il apprendra probablement que le missionnaire est en route pour Zanzibar, lui déclare Gordon Bennett. Si ce n'est pas le cas, il devra aller à l'intérieur des terres et le chercher jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé. Le reporter devra aussi s'informer de ses découvertes.

¹⁶ Sir Samuel White Baker (1821-1893) est un explorateur britannique. Après avoir fondé une colonie agricole au Ceylan, il entame sa première expédition en Afrique centrale en 1861 et, cherchant les sources du Nil, il découvre le lac Albert. Il sera plus tard au service du khédivé d'Égypte et sera nommé pacha. Il a écrit divers ouvrages sur ses voyages et expéditions.



Vue d'Istanbul depuis la tour de Galata. Circa 1860. Photographie.

Au cas où Livingstone serait mort, il devra en rapporter des preuves certaines. Après son entrevue avec son patron, Stanley gagne Londres pour un séjour express. Il y revoit sa fiancée, mais ne peut arrêter une date pour les noces. Rentré à Paris, le 1^{er} novembre, il peut enfin débiter le long périple qui le mènera jusqu'au cœur de l'Afrique. Il note à l'intention d'un ami : « Je ne serai peut-être pas de retour avant de nombreuses années... Mais je reviendrai. »¹⁷ C'est juste à temps que Stanley débarque à Suez où débudent les cérémonies de l'ouverture du canal, réalisé par la compagnie de Ferdinand de Lesseps, et rehaussées par la présence de l'impératrice Eugénie, épouse de Napoléon III, de celle de l'empereur François-Joseph d'Autriche, et de celle du prince-héritier de Prusse.¹⁸ Les articles rédigés par son correspondant offrent de nouveaux succès à *l'Herald*.

Après la remontée du Nil, Stanley se rend à Jaffa et à Jérusalem, où il se trouve en janvier 1870. Il visite un chantier de fouilles sur le site du temple de Salomon

¹⁷ Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 52.

¹⁸ Mesurant 162 kilomètres de long, 54 mètres de large et 8 mètres de profondeur, le canal de Suez relie la mer Rouge à la mer Méditerranée. Il permettra aux Anglais de rallier Bombay en évitant de contourner le continent africain. Le canal sera sous contrôle britannique jusqu'à la nationalisation imposée par Nasser en 1956.

et prend à son service un jeune interprète chrétien arabe, nommé Sélim Heshmy. Comme prévu, Stanley part ensuite pour la Turquie et y demeure jusqu'à la fin du mois d'avril, visitant les mosquées et rencontrant le corps diplomatique en poste à Istanbul. On le retrouve plus tard à Téhéran où l'ambassadeur de Russie le loge. Après avoir, comme il le relate dans ses Souvenirs, écrit son nom sur l'un des monuments de Persépolis, il gagne l'Inde où il arrive au mois d'août. À Bombay, ville qu'il juge sans grand intérêt, il utilise tout son temps pour narrer les différentes cultures rencontrées et les pays découverts dans les *dispatches* qu'il destine au *New York Herald*. À leur lecture, « on observe que son souci du détail s'aiguise et que son écriture s'améliore », note

J. L. Newman.¹⁹ Il écrit aussi des lettres à sa jeune fiancée et lit divers ouvrages afin de préparer au mieux son arrivée en Afrique. Le 12 octobre, soit plus d'une année après la fameuse conversation tenue à Paris avec Gordon Bennett, le journaliste, son serviteur Sélim (et un chien de deux mois, baptisé Omar) embarquent à bord du *Polly* – une mauvaise volière, selon Stanley – qui les conduit à l'île Maurice, après une traversée de trente-sept jours. Sur le navire se trouve un contremaître écossais, excellent marin, appelé William Farquhar. Ce dernier est engagé par Stanley pour toute



*Le jeune traducteur Sélim.
Gravure, d'après une photographie.*



*Vue de Jérusalem. Seconde moitié du XIXème
siècle. Photographie.*

¹⁹ Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 53.

la durée de son expédition. À l'île Maurice, l'équipée monte à bord d'une goélette qui la mène jusqu'aux Seychelles ; elle finit le voyage maritime sur un baleinier américain. Zanzibar n'est atteinte que le 6 janvier 1871. Durant la traversée, le journaliste s'interroge sur sa mission : « Et si des nouvelles de Livingstone étaient déjà parvenues alors qu'il descendait le Nil, s'il avait rencontré Baker ou était venu à Zanzibar et était déjà rentré au pays ! Ah, dans ce cas, je ferais mieux de rentrer moi aussi ou de poursuivre mon voyage vers la Chine comme me l'a ordonné M. J.G. Bennett. Mon long emprisonnement en mer et à bord, je ne suis pas prêt de l'oublier, ni les dépenses que ce long voyage a coûtées. »²⁰ Stanley notera dans ses Souvenirs : « Zanzibar est l'une des îles les plus riches de l'océan Indien. Je m'en faisais une idée toute différente ; je me la représentais comme un banc de sable, moucheté d'une ou deux petites oasis ; comme un lambeau



Le port de Zanzibar au XIXème siècle. Gravure.

de Sahara entouré d'eau de mer, couvant la fièvre, le choléra, des maux sans nombre et sans nom, peuplé d'hommes noirs, ignorants et lippus, dont l'aspect rappelait le gorille, et gouvernés par un Arabe despotique et brutal. »²¹ Le jour de son arrivée, il écrit dans son journal : « Sérieusement, il faut dire que, de toutes les îles que j'ai visitées, Zanzibar est la mieux adaptée au confort de l'homme. C'est une île basse, mais elle n'est pas plate, de douces élévations surgissent de ci de là au-dessus

des cimes languissantes mais gracieuses des cocotiers et dans certaines dépressions, la luxuriance et la profondeur des jungles feuillues semblent offrir une

²⁰ Journal, Archives Stanley 7, 4-1-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

²¹ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 7. Sultanat indépendant depuis 1861, suite à sa séparation d'avec celui d'Oman, le Zanzibar est constitué de différentes îles. Lorsque Stanley évoque l'île de Zanzibar, il fait référence à la capitale (Zanzibar City) qui se trouve sur l'île d'Unguja, siège du pouvoir du sultanat. Le sultan contrôle également l'île de Pemba ainsi que les côtes tanzaniennes, kényanes et sud-somaliennes. Le pays vit de la culture du clou de girofle et du commerce de l'ivoire et d'esclaves, venus du continent africain. Le sultanat passera sous contrôle britannique à partir de 1890, formant le protectorat de Zanzibar.

ombre fraîche. A l'exception de la fine ligne de sable contre laquelle l'eau verte de sève s'échoue dans un murmure constant. »²²

A peine débarqué, le journaliste est accueilli par le capitaine Francis Webb, consul des États-Unis, qui lui offre gracieusement l'hospitalité et l'aide dans les achats qu'il doit effectuer. Il faut noter ici que la ville abrite des agents officiels de gouvernements européens (dont le Britannique John Kirk est le plus important), mais aussi des négociants et des représen-

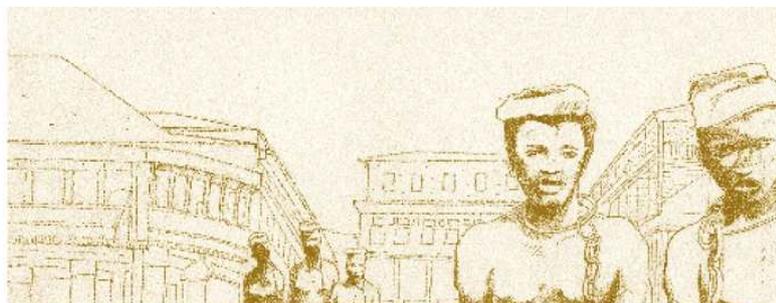


Deux représentations de la population vivant à Zanzibar à l'époque où Stanley s'y trouvait. Gravures extraites du livre de souvenirs de Stanley, dans sa version française de 1880.

tants de grands établissements commerciaux. Rapidement, le journaliste doit corriger ses préjugés sur l'île – et sur l'Afrique. Il est étonné de découvrir une véritable cité, « offrant tous les caractères de l'architecture arabe », avec ses allées tortueuses, ses coins obscurs remplis de coton, de clous de girofles, de marchandises de toutes sortes, ses populations très diversifiées, ayant leurs propres quartiers : « Un souvenir de têtes laineuses, avec des corps fumants, noirs ou jaunes, assis aux portes de misérables huttes, et riant, babillant, marchandant, se querellant, dans une atmosphère affreusement odorante. (...) Douze heures de séjour à Zanzibar me firent voir l'entière ignorance où j'étais des hommes et des choses du monde africain.

²² Journal, Archives Stanley 7, 6-1-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

J'avais lu Burton²³ et Speke²⁴ d'un bout à l'autre, je me figurais les avoir compris, et par suite m'être pénétré de la grandeur et des difficultés de l'œuvre que j'allais entreprendre. Mais tout ce que j'avais conçu d'après les livres était simplement ridicule. Idées fantaisistes, plaisirs rêvés, attractions africaines furent bientôt évanouis, et le réel m'apparut dans toute sa crudité. »²⁵



Plaque tournante du commerce de l'Afrique orientale, Zanzibar, qui compte environ 100 000 habitants, ressemble à un vaste marché. On y échange de nombreuses choses, dont de l'ivoire, du copal (sorte de résine) ou du bois précieux. Mais Zanzibar est surtout connue pour un commerce bien plus sordide : celui des esclaves, qui n'est alors pas encore prohibé. Les activités commerciales de l'île sont entre les mains de trois catégories d'individus : les Arabes, les Banians et les Hindous, qui constituent les classes supérieure et moyenne de la société zanzibarite. Dans la relation de son voyage, Stanley décrit les caractéristiques de ces trois catégories d'hommes ; et il n'est pas tendre. Du Banian, il note : « [Il] est trafiquant de naissance ; c'est le bénéf incarné ; l'argent afflue dans ses poches aussi naturellement que l'eau suit une pente rapide. Nulle conscience, nul re-

²³ Le Britannique Richard Burton (1821-1890) est un officier, diplomate, explorateur et écrivain. Voyageant sur tous les continents, il est connu pour avoir visité la Mecque. Il a aussi servi aux Indes et lors de la guerre de Crimée. Il a dirigé une expédition de la Société Royale de Géographie qui devait aboutir à la découverte du lac Tanganyika en 1858. Il est l'auteur de plusieurs livres et articles sur ses voyages.

²⁴ Le Britannique John Speke (1827-1864) est un officier et explorateur, qui a servi aux Indes. En 1857, Speke et Burton, cherchant les sources du Nil, entament à Zanzibar une exploration de l'Afrique de l'Est qui dure 6 mois. Ils découvrent le lac Tanganyika, mais les deux hommes subissent de graves ennuis de santé et se brouillent au sujet

mords ne l'empêche de tromper son semblable ; il surpasse le Juif et n'a de rival que le Parsi ; auprès de lui, l'Arabe est un enfant. » Ces notes sont un concentré de préjugés, reposant sur des certitudes très répandues alors en occident. En cette seconde moitié du XIXe siècle, les théories raciales sont en pleine expansion, portées par les mouvements nationalistes et des scientifiques doctrinaires. Stanley n'échappe pas à ces courants d'idées. La description qui choque le plus notre pensée actuelle est celle qu'il fait des métis : « je n'ai pour eux que du mépris. Ils ne sont ni blancs, ni noirs, ni bons ni mauvais. Gens sans caractère, ne méritant ni l'admiration, ni la haine ; gens à double face, rampant devant ceux qui les dominent, cruels pour les malheureux qu'ils tiennent sous leur joug. Chaque fois que j'ai vu un misérable nègre, à demi mort de faim, on m'a toujours dit que c'était l'esclave d'un métis. Souple et hypocrite, lâche et bas, fourbe et servile, cet homme, toujours prêt à tomber à genoux devant un riche, est sans pitié pour le pauvre. Plus son serment est solennel, plus il vous fait de mensonges ; et cette race d'Arabes africanisés, race d'avortons syphilitiques, aux yeux chassieux, au teint pâle, est fort nombreuse. »²⁶ Parfois, Stanley paraît plus indulgent dans ses remarques sur les autochtones. Il reconnaît alors qu'il faut admettre que les noirs, en dépit de la différence de couleur, sont des êtres comme lui. Eux aussi vivent des passions, éprouvent des sympathies, ont des préjugés et des goûts, en bref : des sentiments communs à tous les hommes.

Deux jours après son arrivée, Stanley décide de se rendre chez le sultan Barghash bin Saïd²⁷ (« Sa Hautesse », comme il l'appelle). Il se fait accompagner par le consul américain, qui a revêtu son uniforme des grands jours. Le palais du sultan, situé près du fort, est une grande maison carrée, construite avec des coraux, et revêtue d'un épais crépissage à base de chaux et de ciment. L'aspect général de la bâtisse révèle des influences de styles arabe et italien, selon le journaliste. Il a son regard attiré par des jalousies, d'un

des chemins qu'ils doivent prendre. Poursuivant le voyage seul, Speke découvre le lac Victoria, certain d'avoir ainsi trouvé la source du Nil. Sa découverte mise en doute par ses pairs (et Burton), il entame un second voyage en 1861, afin de rejoindre le Nil. Il revient en Angleterre persuadé d'avoir réussi, malgré les critiques de ses détracteurs.

²⁵ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 8.

²⁶ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 12.

²⁷ Barghash bin Saïd (1837-1888), est le troisième sultan de Zanzibar, qu'il gouverne à partir de 1870. Il est connu pour avoir favorisé le développement de sa capitale et, surtout, pour avoir mis fin à l'esclavagisme.

vert très vif, qui se détachent crûment de la muraille d'un blanc immaculé. Constituant la garde du palais, les soldats persans et béloutchis²⁸ impressionnent avec leurs sabres courbes et leurs boucliers en peau de rhinocéros. Mais à l'intérieur du bâtiment, le journaliste est étonné de devoir monter un tout petit escalier, accueilli par le souverain lui-même, qui le suit jusqu'à la salle du trône, ce qui semble tout à fait indigne d'un souverain, d'après lui. Stanley rapporte dans son carnet de voyage : « Nous avons dû escalader des marches étroites et raides. Le consul à l'avant, chapeau à la main, montait de biais, le coin de l'oeil attentif au moindre mouvement



Portrait de Barghash bin Saïd, troisième sultan de Zanzibar. Photographie.

du Sultan, et moi l'imitant du mieux que je le pouvais. Nous devons gravir une volée d'escaliers particulièrement élevée et ce mode d'ascension se révélait particulièrement fatigant. Voyant sans doute mon impatience, ou mon ignorance de l'étiquette, le Consul me chuchota " ne lui tournez pas le dos". »²⁹ La salle du trône est grande, décorée en style arabe, le sol recouvert de riches tapis persans. Le sultan et ses invités y sont rejoints par différents notables. Coiffé d'un turban, vêtu d'une jupe retenue par un ceinturon auquel pend un cimenterre à poignée d'or, Barghash bin Saïd est chaussé de babouches. Et Stanley diagnostique la maladie d'éléphantiasis, à la vue de ses pieds et de ses jambes gonflés³⁰. « Son teint, de nuance claire, ses traits réguliers et intelligents annonçaient l'Arabe de haute naissance, mais ne révélaient que sa noble origine : le caractère ne se reflétait nulle-

²⁸ Le Baloutchistan est une région située entre l'Iran, l'Afghanistan et le Pakistan.

²⁹ Journal, Archives Stanley 7, 8-1-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

³⁰ L'éléphantiasis est une augmentation très importante du volume d'un membre ou d'une partie du corps, causée par une sorte d'œdème. La cause principale de son développement en pays tropical est la filariose, maladie parasitaire due à une espèce de ver.

ment sur son visage, qui ne laissait voir que des traces d'affabilité et un parfait contentement de soi-même, ainsi que des personnes présentes. »³¹ Le café servi, les conversations débutent par de banales amabilités. Ensuite, Stanley est questionné sur ses voyages précédents. Après un échange de saluts, le reporter et le consul prennent congé. Plus tard, le sultan fera remettre au journaliste un cheval pur-sang, des lettres de recommandations signées par lui pour les djémadars (ses représentants) de Bagamoyo et de Kaolé, ainsi qu'un firman lui assurant protection lorsqu'il rencontrera tout Arabe sur sa route.

Afin d'obtenir des informations sur Livingstone, Stanley veut aller à la rencontre de John Kirk, consul britannique, qui a connu le missionnaire et fut, dit-on, un de ses amis.³² Le consul américain organise leur entrevue. Elle a lieu lors d'une soirée mondaine, au cours de laquelle le journaliste s'ennuie à périr, devant subir le déballage de ragots en tous genres sur la *high society* zanzibarite. Finalement, après s'être appesanti sur quelques-uns de ses exploits cynégétiques, Kirk évoque son voyage au Zambèze, fait avec Livingstone. Le journaliste saisit la balle au bond. « À propos de ce dernier, où pensez-vous qu'il soit maintenant ?

– Difficile de vous répondre. Il est peut-être mort ; vous savez qu'on l'a dit, mais à cet égard on n'a rien de positif. Tout ce que je peux affirmer, c'est qu'il y a plus de deux ans qu'on n'a eu de ses nouvelles. Je crois cependant qu'il vit toujours. Nous lui envoyons continuellement différentes choses ; une petite caravane est même pour lui en ce moment à Bagamoyo. Il devrait bien revenir ; le voilà qui vieillit, et s'il mourait, ses découvertes seraient perdues. Il ne tient pas de journal, ne prend pas d'observations, ou très rarement ; il se borne à mettre sur une carte une note ou un signe que personne ne connaît.

³¹ Dans ses souvenirs, Stanley situe cette visite à la fin de son séjour à Zanzibar, alors qu'il s'y est rendu dès le 8 janvier. Journal, Archives Stanley 7, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman et H.M. Stanley, op. cit., p. 40.

³² Kirk a connu Livingstone durant la deuxième expédition du Zambèze de 1858-1863. À cette époque, il a servi en tant que botaniste, médecin et commandant en second. Depuis cette époque, le missionnaire et son second entretiennent une relation difficile, due à des conflits de personnalité, mais aussi d'autorité.

Assurément, s'il vit encore, il devrait bien revenir, et céder la place à quelqu'un de plus jeune.

– Quel homme est-il ? demandai-je, profondément intéressé.

– En général très difficile à vivre. Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui ; mais que de fois je l'ai vu s'emporter contre les autres ! Cela vient, je présume, de ce qu'il déteste avoir des compagnons.

– J'ai ouï dire qu'il était fort modeste, repris-je. Est-ce vrai ?

– Oh ! Il sait parfaitement ce que valent ses découvertes ; personne ne le sait mieux que lui. Ce n'est pas un ange, pas tout à fait, ajouta le consul en riant.

– Mais supposez que je le rencontre dans mes voyages, ce qui, après tout, ne serait pas impossible, quelle pourrait être sa conduite à mon égard ?

– À vous dire vrai – si vous le rencontriez, je doute qu'il en fût content. Je sais bien que si Burton, ou Grant³³, ou Baker allaient le rejoindre, et qu'il en eût connaissance, il mettrait bien vite une centaine de milles impraticables, marais et fondrières, entre eux et lui ; quant à cela j'en suis certain. »³⁴

Les révélations de Kirk ne rassurent pas Stanley sur sa mission.³⁵ Un peu découragé, sentant bien la complexité de son entreprise, il ne peut pourtant renoncer à son objectif : « Qu'importait que je fusse repoussé comme un intrus, comme un rival interlope, un homme qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, et dont on fuit la présence ? Je n'en devais pas moins chercher le docteur, le trouver s'il était encore vivant, ou rapporter la preuve qu'il avait cessé de vivre. Mon devoir était là, ma volonté avec lui. »³⁶ Mais du côté de Kirk, Stanley sait qu'il n'a rien à attendre de plus. Comment pourrait-il aider le journaliste, alors qu'il ignore tout du véritable but du voyage ? À ses yeux, Stanley n'a qu'un objectif : trouver les sources de la rivière Rufiji, plutôt méconnue.

³³ Le britannique James Grant (1827-1892) est un officier et explorateur. Il a servi dans l'armée aux Indes avant d'accompagner Speke lors de son expédition (1860-1863). Comme les deux autres explorateurs, il a rédigé ses souvenirs de voyages, s'intéressant de près aux habitants de la région et au potentiel économique des pays qu'il a traversés. Plus tard, il a participé à la campagne d'Abyssinie.

³⁴ Cf. H.M. Stanley, op. cit., pp. 20-21.

Au cours de ce séjour à Zanzibar, Stanley profite du bon accueil des Européens qui y résident. Il s'étonne pourtant d'une apathie générale, qu'il suppose être dû au climat et à l'air pestilentiel qu'on respire ! Il rencontre aussi d'autres personnages importants, tel que l'évêque de l'Afrique centrale, qu'il trouve passablement ridicule avec ses riches vêtements sacerdotaux, « se pavanant sous un chapeau à galons d'or ». Livingstone n'étant pas présent à Zanzibar, le reporter doit organiser une caravane afin de partir à sa recherche. Mais il n'a aucune connaissance dans ces matières, n'ayant rien appris d'intéressant pour la préparation d'une telle expédition dans les livres qu'il a lus. Inquiet, il en perd le sommeil. Et toujours les mêmes questions qui le taraudent... Combien faut-il d'argent ? Combien de porteurs ? Combien de soldats ? Combien de cotonnade ? Combien de verroterie et de fil de laiton ? Quels genres d'étoffe doit-il prendre ? Il fait des calculs et essaie de chiffrer le tout ainsi que le coût de l'opération dans son ensemble. Stanley cherche des informations, mais aucun Européen ne peut l'aider. Il va à la rencontre du cheik Hashid, « un des hommes les plus riches et les mieux posés de Zanzibar », arabe et marchand d'ivoire. L'homme lui donne une foule de détails intéressants, susceptibles de lui servir, et il le met en contact avec d'autres personnes d'expérience. Le jour-

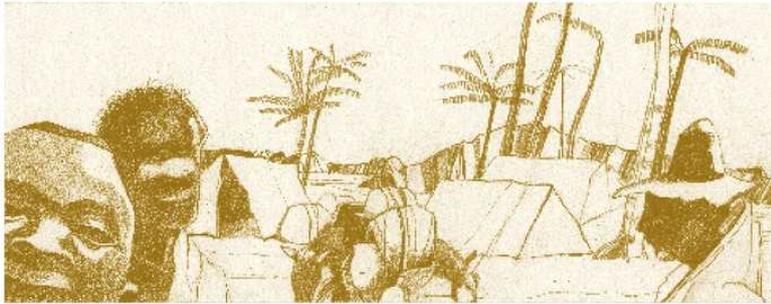


Les perles de couleur et les étoffes devaient servir de monnaies d'échange durant la traversée de l'Afrique. Cof-frets ramenés par Stanley en Europe, à la fin de son expédition.

³⁵ Stanley rapporte la conversation dans son carnet : « Parlé avec Dr. Kirk ce soir. L'impression qu'il me donne de Livingstone est très mauvaise. Ce serait un homme peu commode, grognon et borné. Il n'y a pas eu de conflit personnel entre eux, mais il y en avait sans cesse avec ses compagnons. Il pense qu'il est temps pour lui de rentrer et de céder la place à un homme plus jeune. L. ne prend pas de notes, ne tient pas de journal. Kirk pense que Livingstone pourrait bien s'enfuir. » *Journal, Archives Stanley 7, 17-1-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.*

³⁶ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 21.

naliste apprend les différences entre le *kaniki*, cotonnade bleue de provenance hindoue, le *sohari*, cotonnade de l'Oman, le *merikani (sheeting)*, calicot américain, et toutes sortes d'autres tissus qui lui serviront à marchander et à payer les tributs lors du voyage. Il se renseigne aussi au sujet de la verroterie, qui existe aussi en de multiples espèces et qui est la monnaie courante dans plusieurs provinces, ainsi que sur le fil de laiton : « Dans la zone où j'allais entrer, les grains de verre remplacent la monnaie de cuivre ; l'étoffe, la monnaie d'argent ; et au-delà du Tanganyika, le fil de laiton représente la monnaie d'or. »³⁷



Stanley fait l'acquisition de tentes, de deux bateaux démontables, de cordes, d'ânes, de médicaments, de couvertures, d'ustensiles de toutes sortes et de provisions ; « un millier de choses à se procurer » constate-t-il. La majorité des produits est empaquetée dans des ballots. Lors de ces démarches, Stanley constate le redoutable sens des affaires des marchands zanzibarites, qui ne lui font pas de cadeaux, loin de là ! Il note dans son carnet de voyage : « En 3 ans et demi de voyage en Orient, je n'ai pas rencontré de dragoman arabe, de zaptieh turc, de chappar grec ou persan, d'hindou éduqué selon les préceptes

³⁷ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 28.

ancestraux, nés sur la terre de leurs pères, qui ne considéra pas le voyageur au visage pâle d'Europe, tout infidèle qu'il est, comme une personne qui doit payer davantage pour les choses de ce monde qu'un de leurs frères de couleur, comme une personne incroyablement prospère, qu'il faut rouler de toutes les manières, dès son arrivée dans leur pays et jusqu'au moment de son départ. »³⁸

Le journaliste engage un nouvel associé : John William Shaw, originaire de Londres, et qui a servi comme contremaître sur un navire américain, le Nevada. Bien qu'il trouve le départ de son travail précédent un peu suspect, le reporter juge sa nouvelle recrue idéale.

Il s'agit d'un homme adroit, actif, sachant coudre, naviguer, et plein de bonne volonté. Il est engagé avec trois cents dollars par an, tout comme Farquhar. Une vingtaine d'hommes d'escorte doit aussi être embauchée. Certains d'entre eux ont participé à des expéditions antérieures. Citons Bombay, qui a été auparavant au service des explorateurs Burton, Grant et Speke. Ce dernier décrivait



Shaw (à gauche) et Farquhar, les seuls européens qui feront partie de l'expédition de Stanley. Tous deux y laisseront leur vie. Gravure.

Bombay comme un homme « à la tête grotesque et aux dents d'alligator » ! Mais Stanley trouve que, malgré sa figure ridée, sa grande bouche, ses petits yeux, son nez aplati, Bombay, âgé d'une cinquantaine d'années fait plutôt bonne impression. Il sera capitaine de l'escorte, payé quatre-vingts dollars par an, et trouve dix-huit volontaires pour l'accompagner, payés chacun trois dollars par mois.

³⁸ Journal, Archives Stanley 7, 11-1-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

« C'étaient de fort beaux hommes, paraissant avoir beaucoup plus d'intelligence que je n'aurais supposé à de sauvages Africains », confesse Stanley.³⁹

Le reporter a l'intention de passer incognito sur le continent africain, mais la rumeur du voyage qu'il envisage se répand bientôt dans tout Zanzibar. « Elle se répéta un millier de fois dans les rues, dans les boutiques, dans les salles de la douane. Le bazar s'empara du fait, et le commenta jour et nuit, jusqu'à l'heure de mon départ. La colonie blanche, elle-même, cherchait à savoir ce qui m'avait fait venir, et vers quel point je me dirigeais. » Stanley craint que le secret de sa véritable mission ne soit découvert. Cela risquerait de mettre en péril toute l'expédition, d'autant plus que Livingstone lui-même ne semble guère disposé à être retrouvé par le journaliste ! Aussi, à chaque fois qu'il est questionné, Stanley répond invariablement et très laconiquement : « Je vais en Afrique »⁴⁰. Et il semble que personne ne fasse le lien entre sa présence à Zanzibar et le missionnaire disparu. Même les membres de l'expédition ignorent tout du véritable but du reporter. Lorsque tous les préparatifs sont réalisés, il ne reste plus à Stanley qu'à prendre congé. Il va saluer les personnalités de la « colonie blanche » qui lui ont manifesté quelque intérêt, tel que Goodhue, un négociant américain, qui lui fait cadeau d'un cheval. Le 5 février 1871, sous le regard bienveillant du consul britannique, toute l'équipée s'embarque sur quatre dhows – des vaisseaux arabes –, non sans difficulté, car il faut auparavant récupérer Shaw et Farquhar qui se saoulent dans un bar à liqueurs... Direction de l'expédition : Bagamoyo.

De Bagamoyo à Simbamwenni

Il faut dix heures aux dhows pour franchir les vingt-cinq milles qui séparent Zanzibar de Bagamoyo⁴¹. Sur la plage, Stanley et ses compagnons sont

³⁹ « La plupart étaient de l'Ouhihyou ; les autres de l'Ounyamouézi ; quelques-uns de l'Ouségouhha et de l'Ougindo. » Cf. H.M. Stanley, *op. cit.*, p. 35.

⁴⁰ Cf. H.M. Stanley, *op. cit.*, p. 38.

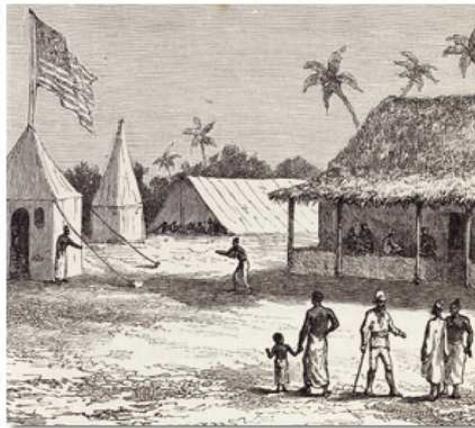
⁴¹ Ville portuaire de Tanzanie, Bagamoyo fait face à Zanzibar. Relais du commerce maritime dans l'océan Indien, c'est une place importante de transit pour les marchés de l'ivoire et des esclaves. Beaucoup d'expéditions pour la découverte de l'intérieur de l'Afrique (et des sources du Nil) ont débuté à cet endroit.

accueillis par une foule bigarrée, mélangeant Arabes, Banians et Vousahouahili, mais dont se détache le djémadar Esaï, représentant du sultan. Ce dernier a déjà eu affaire à des explorateurs blancs, que l'on nomme ici les Vouasoungou (hommes de race blanche). Rapidement, une maison à l'extrémité

de la ville est louée, et on entasse dans son jardin le matériel de l'expédition après y avoir dressé quelques tentes et qu'une ligne de soldats soit placée tout autour. Laissant le camp sous la garde de Farquhar, de Shaw et de Bombay, le reporter se rend ensuite chez des pères blancs français qui l'attendent pour le souper. Stanley a accepté de passer sa première nuit dans leur mission. Après un repas gargantuesque, arrosé des meilleurs vins qu'on puisse trouver, des élèves exécutent un petit concert : « J'avoue ma surprise. Voir ces jeunes têtes laineuses produire une pareille harmonie ; écouter, dans ce pays sauvage, les airs connus de France, entendre ces négrillons chanter la gloire et la vaillance françaises avec l'aplomb des gamins du faubourg Saint-Germain, c'était bien fait pour étonner. »⁴² Mais le lendemain, à son retour au campe-



Vue de Bagamoyo. Gravure.



Le drapeau américain flotte au-dessus du camp de Bagamoyo... Gravure.

⁴² Cf. H.M. Stanley, op. cit., pp. 45-46.

ment, le journaliste tombe de haut : deux ânes ont disparu, ainsi qu'un rouleau de fil de laiton. Après quelques recherches, il ne retrouvera qu'un des deux animaux, broutant calmement dans un champ de manioc. Bientôt, un certain Ali Ben Sélim se présente devant Stanley ; il lui propose son aide pour la préparation de son voyage à l'intérieur des terres. Il faut trouver plus d'une centaine de porteurs prêts à rejoindre l'équipée et celle-ci doit être constituée le plus rapidement possible pour diverses raisons. Tout d'abord, il faut éviter que Livingstone, méfiant de réputation, apprenne qu'une caravane se dirige vers lui avant qu'elle ne touche au but, ensuite, la masika (une saison de pluies ininterrompues) est toute proche, or celle-ci dure quarante jours. Mis en confiance, Stanley accepte l'aide du visiteur, ce dernier étant le frère de l'homme qui lui a été conseillé comme agent dans l'Ounyanyembé. Le journaliste s'en mordra vite les doigts.

Après deux semaines, Stanley n'a pas encore vu l'ombre d'un porteur. Rien n'a été organisé ! L'homme se rétracte ; le reporter doit faire appel à un autre personnage, Sour Hadji Pallou, un jeune homme qui paraît plus efficace, mais qui se révèle bientôt très, trop cher même, pour les services qu'il rend. Stanley se souvient : « C'était un habile homme que cet Hadji Pallou ; retors en affaire, énergique, prompt au calcul mental, né pour réussir dans le commerce. (...) Quant à la pratique de l'honnêteté, ce fidèle croyant ne s'en doutait pas. L'habitude du mensonge avait banni de son regard toute franchise, enlevé à ses traits toute candeur, et fait de cet adolescent le fripon le plus éhonté, l'homme le plus expert en gredinerie. (...) Pendant les six semaines que j'ai passées là, ce garçon de vingt ans m'a donné plus de fil à retordre que tous les escrocs de New York n'en donnent à la police. »⁴³ Il faut dire que ce Hadji se paie grassement – et parfois plusieurs fois – à chaque fourniture de porteurs, sur les marchandises de l'expédition... Une

⁴³ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 52.

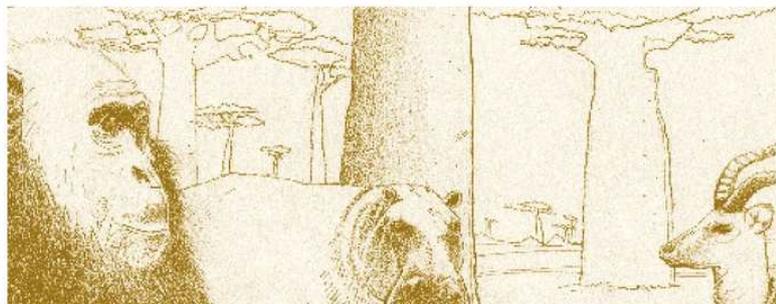
somme colossale est dépensée et il manque encore le compte en ce qui concerne les porteurs. Mais le reporter a-t-il le choix ? « Sans lui, je serais resté à Bagamoyo plus de six mois », rapporte Stanley. Par ailleurs, la māsika s'annonce par des pluies régulières, qui ont déjà occasionné quelques dégâts dans les fournitures.⁴⁴

En attendant, la vie suit son cours au camp. Malgré les ennuis, Stanley goûte le climat africain, dormant parfois à la belle étoile et se baignant quotidiennement dans la mer. « Nous avons dans le camp des scènes risibles, parfois une cour martiale pour les indisciplinés ; un tour de boxe entre Shaw et Farquhar, lutte que j'arrêtais prudemment quand elle devenait trop sérieuse ; de temps à autre une partie de chasse au bord du Kingani, ou dans la plaine voisine (...) ».⁴⁵ Le reporter reçoit aussi des personnalités arabes à qui il sert le café, ce qui choque son employé Shaw, qu'il commence à trouver ennuyeux, d'une prétention incroyable, manquant d'humour et de savoir-vivre. À un tel point que Stanley décrète que seul Farquhar se trouvera à la tête d'une caravane, alors que Shaw fera office de second. Le départ de toute l'expédition en une seule caravane ne paraissant pas approprié, le reporter décide de la scinder en cinq groupes, afin de réduire le risque de tout perdre lors d'une attaque. Douze jours après son arrivée à Bagamoyo, une première colonne se met en route. Quatre autres suivront. Le 21 mars, Stanley se met à la tête du dernier groupe, qui entreprend sa longue marche vers l'ouest. Il est constitué, outre du journaliste et de Shaw, de vingt-huit porteurs, douze soldats, un tailleur, un interprète, un cuisinier et un servent d'armes. Avec le drapeau américain comme étendard, la colonne se compose également de deux chevaux, de dix-sept ânes et du chien Omar. Les cinq groupes comptent au total cent quatre-vingt-douze hommes. « Je dis un long adieu à la vie civilisée, à ses loisirs, se remémore Stanley ; adieu

⁴⁴ De Bagamoyo, Stanley fait un saut jusqu'au camp de Massoudi, où une caravane devait être envoyée à Livingstone (elle était partie de Zanzibar, organisée par le consul britannique, mais ce dernier ignorait ce qu'elle était devenue) et qui est stationnée là depuis trois mois... Le reporter ne peut comprendre ce qu'elle fait encore là. Quelle négligence ! Les porteurs réquisitionnés pour cette mission n'ont pas du tout l'air de s'inquiéter de cette inactivité. La rumeur de l'arrivée imminente de l'ambassadeur suffit à ce qu'elle finisse par se mettre en route.

⁴⁵ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 56.

à l'Océan, à sa route largement ouverte, qui mène chez moi, adieu à la foule de bruns spectateurs qui saluaient notre départ de coups de feu répétés. »⁴⁶ L'objectif est Tabora⁴⁷, dans le territoire d'Unyamwezi, centre commercial le plus important pour les Arabes. De là, il faudra ensuite partir pour Ujiji, sur le lac Tanganyika, base des opérations de Livingstone, en espérant, sinon y trouver le docteur, du moins obtenir des informations pour pouvoir le localiser.



Les premières impressions du jeune explorateur sont plutôt encourageantes. Il se réjouit de découvrir des arbres étranges, des champs fertiles, une végétation variée et mystérieuse. Il écoute avec excitation le chant du grillon, les bruits des insectes les plus divers : « Que pouvais-je faire, sinon lever les yeux vers le ciel et jeter ce cri du fond de l'âme : Dieu soit loué ! »⁴⁸ Après une marche de plus de trois milles (environ 5 km), la troupe s'arrête à Champ Gonéra, chez une riche veuve hindoue, à la tête d'un commerce florissant. Puis elle traverse des champs de manioc et de concombres, et Stanley observe les populations qui vivent sur et de ses cultures : « Hommes et femmes travaillaient dans les champs sans s'in-

⁴⁶ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 59.

⁴⁷ Tabora est une ville du nord-ouest de la Tanzanie. Actuellement, c'est le chef-lieu de la région la plus étendue du pays, la région de Tabora.

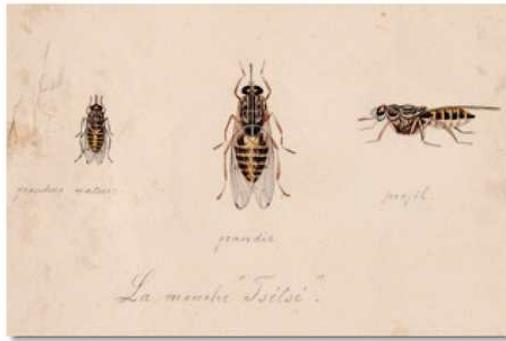
⁴⁸ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 61.

quiéter de bien faire, et dans un costume auprès duquel Adam et Ève, avec leur feuille de figuier, auraient été en grande tenue. [...] Nous passâmes devant eux d'un air grave, tandis qu'ils riaient et gambadaient en se montrant du doigt tout ce qu'il y avait de bizarre dans ces gens empaquetés. »⁴⁹ Aux champs succèdent des bourbiers couverts de roseaux, puis des forêts d'ébéniers et de baobabs, puis des vallées plus accueillantes. Des animaux qui s'enfuient ravissent Stanley, tels des antilopes, des singes divers, des ibis ou des oiseaux de proie. Plus loin, il faut franchir un profond marais qui barre le sentier. Périlleuse mission, surtout pour les ânes ! Ensuite ce sont des rivières à traverser, qui obligent de décharger les ânes avant de construire de petits ponts rudimentaires avec le bois disponible, coupé grâce aux haches qui ont été emmenées. Au bord d'une de ces rivières, le reporter profite d'une pause pour partir à la découverte de la faune locale, sur un petit canot. Il découvre un groupe d'hippopotames et ne peut résister à l'envie de faire un carton : « Un vieux mâle, qui avait l'air d'un sage, fut touché près de l'oreille droite. Au lieu de plonger, comme avaient fait les autres, il tourna froidement les yeux vers moi, et parut me dire : « Pourquoi gaspiller de la sorte des cartouches si précieuses ? » Je répondis à cette question pleine de sens, par une balle d'une once et quart, balle qui arracha au vieux sage un rugissement de douleur. Il disparut, revint sur l'eau, voulut se dresser et retomba en se débattant dans une horrible agonie. Ses gémissements étaient si douloureux, que je m'abstins d'un nouveau sacrifice ; et je laissai la horde tranquille. »⁵⁰ Ayant lâché son arme, Stanley ne s'éloigne pas immédiatement et il observe avec attention ces grands animaux qui exercent sur lui une profonde fascination. Si les Arabes y voient une sorte de gros cochons, lui préfère les comparer à des chevaux, nobles animaux s'il en est.

Après une halte au village de Kikoka, dernier poste de garnison de Bagamoyo, la colonne entre à Rosako, village frontière de l'Oukéréhoué,

⁴⁹ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 64.

⁵⁰ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 66.



La mouche Tsétsé, terrifiante aux yeux de tous les explorateurs de l'époque. Léon Dardenne, *La mouche Tsétsé*, crayon et aquarelle, 31 x 42 cm, ca 1899.

où doivent se retrouver plusieurs colonnes de l'expédition. C'est là que le reporter constate avec beaucoup de chagrin la disparition de son fidèle chien, Omar, qui l'a suivi depuis Bombay. Il se serait enfui lors d'une averse. Un serviteur est envoyé afin de le chercher et, par miracle, il finit par le

retrouver et le ramène sain et sauf au camp. Mais d'autres sujets d'inquiétudes apparaissent ; il s'agit des dangers causés par les insectes. La région vit sous la terreur de la fameuse mouche tsétsé⁵¹. Stanley tente de l'identifier, car les grands animaux de l'expédition sont parfois victimes de terribles piqûres qui les vident de leur sang. Dans son récit, Stanley décrit trois espèces de mouches dont il a dû constater les méfaits. « La troisième, qui dans le pays s'appelle *tchoufoua*, donnait un son faible et grave, allant crescendo, constate le reporter. Elle était plus grosse d'un tiers que la mouche domestique, avait de grandes ailes, faisait moins de bruit que les autres, mais plus de besogne ; c'était assurément la plus terrible. Les chevaux et les ânes ruaient et se cabraient sous sa piqûre, qui faisait ruisseler le sang. Vorace au point de se laisser prendre plutôt que de fuir avant d'être gorgée, elle était facilement détruite ; mais on avait beau en écraser, le nombre allait toujours croissant. »⁵² Il s'agit bel et bien

⁵¹ La glossine, mieux connue sous le nom de tsétsé, est un insecte vecteur de la maladie du sommeil en Afrique équatoriale.

⁵² Cf. H.M. Stanley, *op. cit.*, p. 74.

de la terrible mouche tsétsé ! Kirk l'ayant mis en garde contre celle-ci, Stanley redouble de vigilance.

La caravane réclamant régulièrement de la viande fraîche, le reporter se dévoue avec plaisir aux activités cynégétiques. En date du 25 mars, il note dans son carnet : « Ce matin, parti à cheval chasser au nord, vu plusieurs traces d'antilope, de bubale, d'éléphant et de zèbre. Rien vu cependant à l'exception d'une nuée de pintades qui s'est soudainement envolée en direction de l'est avant que nous ne nous soyons rendu compte de leur présence. En conséquence de quoi suis retourné au camp après avoir échoué lamentablement. »⁵³ Parti souvent seul, son fusil à la main et muni de sa boussole, il lui arrive de se perdre au milieu des ronces, réduisant en lambeaux ses pantalons. Dans des fondrières, il se trouve ainsi à quatre pattes, son casque de liège abîmé, respirant les effluves nauséabonds de plantes peu agréables. Il découvre toutes sortes d'animaux : crocodiles, hippopotames, tortues, lézards et autres crapauds. Rien de bien engageant, mais cela ne désespère pas le journaliste... « Depuis que je marchais sur la terre africaine, le suaire dont je l'avais couverte avait disparu, l'horizon devenait de plus en plus brillant. Loin d'avoir à nous plaindre, mes compagnons et moi nous étions mieux en chair qu'au départ, et notre appétit continuait à être de premier ordre. »⁵⁴ Ayant quitté Rosako, la troupe se dirige vers Kingarou, à une distance de cinq milles (8 km). Sur le chemin se dresse la première véritable jungle, traversée par un difficile petit sentier. Arrivés sur place, Stanley et ses compagnons ont juste le temps de dresser leur campement avant que ne se fasse sentir les premières averses de la redoutée masika, « suffisante pour éteindre l'amour naissant que je ressentais pour l'Afrique », confesse le reporter ! Heureusement, les habitants du village sont accueillants et offrent divers produits d'alimentation à la troupe. Hélas, un des chevaux de Stanley décède. Il raconte dans son

⁵³ Journal, Archives Stanley 7, 25-3-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

⁵⁴ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 76.

journal : « A 2 :30, mon cheval gris, cadeau du sultan Saïd Bargash, est mort, non pas sous l'effet des morsures d'insectes, mais à cause des vers. Je l'ai fait ouvrir et, à l'examen de son estomac, j'ai vu qu'une moitié était noire de la maladie, tandis que 25 vers répugnants recouvraient l'autre moitié et la rongeaient comme des sangsues, et que ses entrailles et ses excréments grouillaient de longs vers blancs. Nous avons enterré le pauvre cheval dans la petite clairière qui précède le village de Kingaroo. »⁵⁵ Cette dernière opération provoque le courroux d'un chef indigène, qui réclame le paiement d'une amende. Stanley l'évite en évoquant les dangers de laisser une telle carcasse à l'air libre. À peine le premier cheval est-il enterré que l'autre tombe malade à son tour. Il meurt au bout de quelques heures. Une autopsie est réalisée ; la bête serait morte d'un cancer « qui affectait plus de la moitié de la paroi interne de l'estomac, et qui s'étendait jusque dans le pharynx. Un flux jaune et visqueux, échappé de la tumeur, inondait l'estomac et les intestins. »⁵⁶ Désappointé, Stanley se soucie aussi de ne pas voir apparaître sa quatrième colonne, censée le rejoindre. Par ailleurs, un porteur a pris la poudre d'escampette avec sa charge : une partie de la charpente d'un des deux bateaux démontables ! Et pour couronner le tout, une dizaine de personnes, dont l'interprète Sélim, sont tombées malades...

La colonne attendue arrive enfin dans les jours qui suivent. Stanley décide de reprendre la route, coûte que coûte. « Avec un compas, le soleil et les étoiles comme seuls guides, il ignorait souvent leur direction exacte », note Newman.⁵⁷ Nous sommes le 6 avril 1871. À distances plus ou moins régulières, les caravanes avancent sur plusieurs dizaines de kilomètres, traversant une jungle des plus inhospitalières. Un des pires trajets de l'expédition, selon Stanley, qui note : « Une marche terrible de 10 miles à travers une jungle sans fin à l'exception de quelques pauses pour souffler. Des souches déchiquetées, d'épaisses plantes grimpantes, de gros et hauts calebassiers et un bon nombre d'acacia horrida et d'acacia erio-

⁵⁵ Journal, Archives Stanley 7, 29-3-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

⁵⁶ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 80.

⁵⁷ Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 60.

⁵⁸ Journal, Archives Stanley 7, 8-4-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

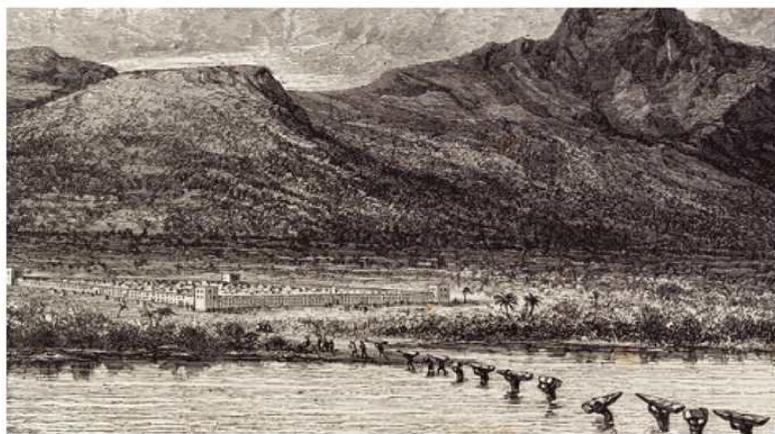
⁵⁹ Martin Chuzzlewit est le héros du dernier roman dit « picaresque » de Charles Dickens, paru en 1844 et intitulé *The Life and Adventures of Martin Chuzzlewit*.

loba et de plantes vénéneuses qui dégageaient une odeur tout à fait horrible, âcre et mordante. »⁵⁸ La caravane doit continuellement charger et décharger les ânes, au milieu de sentiers étroits, et entourés de buissons épineux. Par ailleurs, une nouvelle désertion s'est produite et de précieuses marchandises ont disparu. Stanley envoie deux personnes à la recherche du voleur. Heureusement, des haltes dans quelques villages perdus permettent aux hommes de se reposer et de reprendre des forces. Bientôt, la route devient moins hostile : une charmante plaine, puis des champs cultivés, d'où les travailleurs observent avec étonnement l'expédition. Stanley raconte : « Peu de temps après, nous rencontrâmes – chose commune dans cette partie du monde – une bande d'esclaves qu'on dirigeait vers la côte. Les pauvres gens n'avaient pas l'air abattu, au contraire ; ils semblaient imbus de la gaieté philosophique du serviteur de Martin Chuzzlewit⁵⁹. Sans les fers dont ils étaient chargés, il eût été difficile de les distinguer de leurs maîtres ; visages et physionomies étaient les mêmes, et nous fûmes regardés par tous avec une égale bénignité. Leurs chaînes étaient lourdes à entraver des éléphants ; mais ils ne portaient pas autre chose, et il était possible que leur fardeau n'excédât pas celui des pagazis (les porteurs ndla). »⁶⁰

Le journaliste et ses compagnons entrent bientôt dans une région constituée de petites vallées, à plus forte population, répartie en cinq villages qui bordent une rivière. À son habitude, l'explorateur observe avec attention les habitants du lieu. Il est tout particulièrement intrigué par les femmes des villages : « Les belles de ce village exhibaient un grand nombre de parures comme un fil de métal qui s'enroulait de leur poignet à l'articulation du coude, et de même de la cheville jusqu'au genou. Des colliers de perles multicolores du cou au nombril, et leurs têtes hirsutes révélaient leurs goûts variés. »⁶¹ C'est en cet endroit que les deux envoyés de Stanley ramènent le porteur qui s'était enfui avec des marchandises. Il avait été intercepté par une troupe de brigands qui

⁵⁸ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 83. Il note dans son carnet : « Vu un convoi d'esclaves enchaînés en route vers la Côte. Ils semblaient à l'aise. » Journal, Archives Stanley 7,10-4-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

⁶¹ Dans son livre de souvenirs, il écrit : « Les belles Kisémènes sont citées pour leur élégance, pour la variété de leurs coiffures et pour la quantité de fil de cuivre dont elles décorent leurs poignets et leurs chevilles ; folies de toilette, auxquelles les merveilleuses ajoutent de longues rivières de perles de différentes couleurs, ruisselant sur leur peau noire. » Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 84 et Journal, Archives Stanley 7,11-4-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.



La cité de Simbawweni, telle qu'elle apparut aux yeux de Stanley. Gravure.

ont accepté de le libérer, et de rendre les marchandises aux deux envoyés armés. Ramené au camp, le voleur est puni de coups de fouet, distribués par les autres membres de la caravane, sur ordre de Stanley. La punition infligée au voleur doit aussi servir d'avertissement pour les autres. L'expédition reprend la route. Elle traverse de nouveaux paysages montagneux. Le journaliste n'oubliera jamais ce qu'il découvre et qui l'impressionne grandement : les saillies, les éperons, les ravins puis la forêt d'un vert sombre qui envahit tout. Le reporter notera dans son carnet : « Nous étions encerclés par les montagnes lors de notre marche de ce jour, le changement fut agréable et bienvenu. Car fatigués de plonger le regard dans les profondeurs de la forêt et ses bois profonds, ses arbres étranges, ses plantes et ses dizaines de fleurs de teintes variées qui atténuaient le vert éclatant du feuillage et de l'herbe, il nous suffisait de lever

la tête pour contempler la crête sinueuse des monts Usuguru à cinq ou six miles en parallèle de la route et de prendre conscience de ses contours, de ses saillies, de ses projections, de ses gouffres, de ses roches protubérantes, et surtout des forêts vert sombre qui les recouvrent du sommet le plus élevé jusqu'à leur pied. »⁶² Se succèdent des vallées fertiles et des côtes rocailleuses, puis ce sont des rivières, des champs cultivés d'aubergines, de manioc ou de cannes à sucre. Lors d'une halte à Muhalleh, Stanley rencontre Sélim Ben Raschid, qui revient de l'intérieur des terres avec une cargaison de trois cents dents d'éléphant. Il apporte des nouvelles de Livingstone qu'il a laissé à Ujiji, où, pendant quinze jours, ils ont habité deux huttes voisines. Le missionnaire venait d'être fort malade et avait l'air d'un vieillard, la figure défaite et la barbe grise. Une fois rétabli, son intention était de se rendre dans le Manyéma par la voie du Marungu.⁶³ Bientôt, la troupe découvre une ville qui surprend notre reporter. Il s'agit de Simbamwenni, la Cité-Lion, capitale de l'Ouségouhha. Depuis Bagamoyo, Stanley et sa troupe ont parcouru cent dix-neuf milles (190 km).

De Simbamwenni à Tabora

Située au pied des montagnes de l'Uluguru, dans une vallée arrosée par deux rivières et par plusieurs ruisseaux, la ville de Simbamwenni compte à peu près cinq mille habitants. Ses maisons, que Stanley estime à un bon millier, sont d'architecture indigène, mais du meilleur style. Le journaliste est visiblement impressionné par la qualité des enceintes de type arabo-persiques qui entourent la cité. Le palais, qui rappelle les habitations de Zanzibar, abrite une sultane, fille d'un ancien chef guerrier, redouté de tous, qui était parvenu à asseoir son pouvoir sur plusieurs provinces. Passant sous les murs de la cité, la colonne de Stanley attire le regard des indigènes et des gardes de

⁶² Journal, Archives Stanley 7,17-4-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

⁶³ « Le docteur avait pourtant l'intention de faire un voyage à Umanyema, le nom Kiswahili du bassin ouest de la rivière Lualaba au Congo, qui venait de s'ouvrir au commerce de l'ivoire et des esclaves. » Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 90 et J.L. Newman, op. cit., pp. 61-62.

la sultane, qui saluent le grand « Mousoungou ». Le camp est dressé un peu plus loin. Il faut réparer certaines choses et soigner les ânes qui ont beaucoup souffert lors des derniers trajets. Mais bientôt, le journaliste subit un grave inconvénient qui l'a pourtant épargné jusque-là : une crise de malaria, mal qu'il a déjà connu il y a des années aux Amériques. Il écrit dans son carnet de voyage : « Aujourd'hui à 11 heures ma vieille ennemie la Fièvre m'a assailli. Je l'ai sentie venir de loin, alors qu'elle montait le long de ma colonne vertébrale et de mes côtes vers mes épaules, et j'ai compris que lorsqu'elle atteindrait ma tête il serait temps pour moi de renoncer et de me reposer. J'ai donc immédiatement capitulé, et la fièvre est venue dans l'après-midi avec ses visions de folie, ses palpitations cérébrales frénétiques et son mal-être extrême, et, tard dans la nuit, vint le temps du repos, du sommeil et de doux rêves. »⁶⁴ Heureusement pour lui, Stanley a envisagé une telle mésaventure et s'est équipé pour la combattre. Il se soigne à l'aide de grains de sulfate de quinine. Le traitement dure les trois jours qui suivent l'arrivée des symptômes. Il doit prévenir le retour de la fièvre pour un certain temps. Et cela fonctionne, comme Stanley pourra le vérifier à de nombreuses occasions, tant pour son propre cas que pour celui de ses hommes.

Après trois jours de halte, Stanley veut reprendre la route, toujours plus à l'ouest. Mais les fortes pluies de la masika rendent l'avancée trop compliquée. Impossible de repartir. Pour traverser une rivière, il faut auparavant franchir des terres devenues de véritables marécages, remplis d'« êtres grouillants et rampants » : fourmis noires, rouges et blanches, vers, guêpes, vermine, etc. Et le tout sous une température qui avoisine les 30 degrés ! Le 23 avril, une éclaircie permet la traversée de la rivière grâce à un pont rudimentaire rapidement construit par les porteurs. Cinq heures sont nécessaires pour que toute la caravane se trouve de l'autre côté de la rivière. Parfois, le pays devient un peu plus hospitalier. Des

⁶⁴ Journal, Archives Stanley 7,20-4-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

clairières séparées par des bouquets d'arbres avec, au loin, la ligne bleue des montagnes de l'Ousagara. Mais le reporter doit gérer à cette époque de nouveaux soucis : son cuisinier est surpris en train de voler des vivres. Comme précédemment, le coupable est puni par des coups de fouet. Il finit par se sauver dans la montagne. D'autres désertions suivront encore par la suite... pour la plupart accompagnées de disparitions de marchandises diverses ou d'animaux. Lorsque les fugitifs sont repris, ils sont sévèrement punis : mise aux fers et quatre-vingts coups de fouet ! Cependant, la marche continue : traversée d'une plaine, de ravins remplis d'eau, puis de grandes savanes, dont



Dans son livre de souvenirs, Stanley glissa, entre les épisodes du récit à proprement dit, quelques chapitres intitulés « Remarques géographiques et ethnographiques » dans lesquels il faisait part de ses observations. Dans l'un de ceux-ci, il présente ce « Jeune homme de l'Ousagara », pudiquement revêtu d'une tunique afin de ne pas choquer les yeux des européens ! Gravure.

le sol fangeux rend la marche horriblement fatigante. Une nouvelle halte est décidée. La colonne de Bombay retrouve celle de Stanley. Les deux hommes se disputent, le premier s'étant fait voler de précieuses marchandises. Stanley le démet de ses fonctions de capitaine. Le 30 avril, la période de la masika est enfin terminée, après trente-neuf jours de pluie quasiment incessante. Stanley se



Un des paysages traversés lors de l'expédition : le mont Kiboué et la vallée de la Moukondokoua. Gravure.

rappelle : « Nous fûmes enchantés d'en être quittes. Nous étions las d'être obligés tous les soirs de sécher les bagages, de graisser les outils, les armes, tout ce qui était en fer, et de voir malgré cela tout se gâter rapidement. »⁶⁵

Stanley et ses compagnons de route ne sont pourtant pas au bout de leurs peines, loin de là.

À nouveau, il faut traverser des zones de marécages : « Splache, splache, splache, splache était la seule chose qu'on entendit » se souvient l'explorateur. Ces épreuves ne sont pas sans conséquences ; plusieurs personnes tombent malades. À dater de ce moment, les ânes meurent par deux ou trois chaque jour. Bientôt, il n'en reste plus que cinq, entièrement épuisés. Quant aux soldats et pagazis, ils souffrent de maux divers. Le reporter lui-même subit une terrible crise de dysenterie et croit un moment que son heure a sonné ! Ayant déjà perdu près de trente livres depuis le départ de Bagamoyo, il tente de se soigner avec quelques remèdes qu'il a emportés, mais rien n'y fait, que du contraire. Finalement, il s'en sort et c'est un porteur qui décède. Après cette désagréable traversée dans la boue, l'expédition gravite les monts d'Ousagara. Les conditions de voyage deviennent plus faciles. Se succèdent de nouvelles vallées, avec des chemins remplis de broussailles, puis enfin, un village du nom de Kiora, dans la vallée de la rivière du Mkondoa. Mais ce patelin se révèle d'une crasse terrible, surpeuplé et envahi par les insectes. C'est sous un soleil de plomb, avec plus de cinquante degrés de température et dans une atmosphère irrespirable que la colonne s'arrête, devant y faire la

⁶⁵ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 107.

jonction avec les autres convois. Celui mené par Farquhar se manifeste, mais dans quel état ! La majeure partie des marchandises s'est volatilisée, follement gaspillée, selon Stanley ; plus qu'un seul âne sur dix, et un guide disparu. Quant à Farquhar, il est méconnaissable, semblant souffrir d'éléphantiasis. Stanley lui laisse une charrette pour poursuivre la route et il repart avec ses hommes. Les jungles luxuriantes font bientôt place aux déserts arides. La

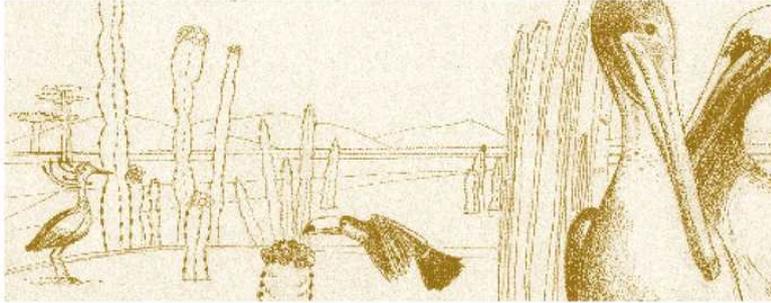


La pénible avancée de Shaw, assommé par le climat africain... Gravure.

flore n'est plus constituée que de cactus et de petits arbustes épineux. Un lac apparaît, lieu où vient se désaltérer la faune locale⁶⁶. Stanley écrit dans son carnet : « Après avoir gravi une haute colline, à mesure que nous la redescendions le beau petit lac d'Ugombo se précisa devant nous. Ce lac est de la

⁶⁶ Il s'agit du lac Gombo, qui n'avait jamais été vu par un Européen. Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 63.

moitié de la taille du lac d'Achanju en Abyssinie, il fait 2 miles un quart de longueur sur une mile et demie de largeur dans sa partie la plus large. Nous l'avons franchi dans toute sa longueur en une heure et demie. Des cygnes noirs, des aigles pêcheurs : Faucons, Pélican, Ibis sacré, Florican, Canard, Grue, Chouettes, Pigeons, Petit Toucan, Hippopotames, Crocodiles, Pintade, Grouse, Bécasse infestent ses eaux, Sanglier, Kudu, petit Cerf et Buffle. »⁶⁷



Durant cette partie du voyage, Stanley réalise à quel point le choix de Farquhar pour l'accompagner n'a pas été des plus judicieux. Irascible, l'homme s'emporte souvent pour un rien. Pleurnichard, parfois injurieux avec ses compagnons de route, il lui arrive d'être violent. L'état de santé du triste sire ne s'améliorant pas, Stanley décide de le laisser dans un village où il reprendra des forces. Ce sera mieux pour tout le monde tant l'homme pourrait l'ambiance de la caravane. En attendant, au cours d'un dîner, Stanley perçoit, outre l'animosité habituelle de Farquhar, la mauvaise humeur de Shaw. Alors qu'il lui demande de découper un rôti, Shaw s'emporte : « C'est une honte, monsieur, une véritable honte que la manière dont vous nous traitez. Je dis

⁶⁷ Journal, Archives Stanley 7, 13-5-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

que vous m'écrasez de fatigue, que nous pensions avoir des ânes et des serviteurs, et qu'au lieu de cela vous me faites marcher tous les jours, en plein soleil, jusqu'à me faire sentir que j'aimerais mieux être en enfer que dans cette expédition damnée ; et je voudrais que tous ceux qui en font partie fussent au diable. Voilà ce que je dis, monsieur. »⁶⁸ L'échange dégénère tant que Stanley finit par mettre un poing dans la figure de Shaw, qui quitte la table en demandant son congé définitif, ce qui lui est accordé. Cependant, après avoir préparé ses bagages, Shaw demande à pouvoir s'entretenir avec Stanley : il lui fait ses excuses et déclare vouloir rester. L'affaire paraît close. La nuit venue, alors que le reporter se trouve allongé sous sa tente, des coups de feu retentissent et une balle passe à quelques centimètres de la tête de Stanley ! Levé d'un coup, il sort avec un revolver et demande ce qui se passe aux sentinelles. On lui dit que les coups sont partis depuis la tente de Shaw. Questionné, ce dernier feint de ne rien savoir de l'affaire ; il dormait. Mais Stanley remarque le fusil qui est à ses côtés. Il prend l'arme et constate que son canon est encore chaud. Il y introduit le petit doigt et l'en retire noirci par la poudre. Embarrassé, Shaw finit par raconter une histoire à dormir debout : il aurait rêvé qu'on l'attaquait et il aurait tenté de se défendre ! Peu convaincu, Stanley garde pourtant son calme et demande à son homme de faire attention à l'avenir, il pourrait blesser quelqu'un. Il ne sera plus question de cet incident, mais le reporter, qui pense que son homme a eu un accès de folie, est désormais sur ses gardes.

Les hommes reprennent la route : plaines, chaînes rocailleuses, rivières asséchées, marécages des plus dangereux, et puis les jungles interminables qui réapparaissent. Omar, le fidèle compagnon à quatre pattes de Stanley, meurt d'une inflammation des entrailles. Arrivé au camp de Mpwapwa le 17 mai, Stanley s'accorde quelques jours de repos. Il est temps d'engager de nou-

⁶⁸ Cf. H.M. Stanley, op. cit., pp. 126-127.

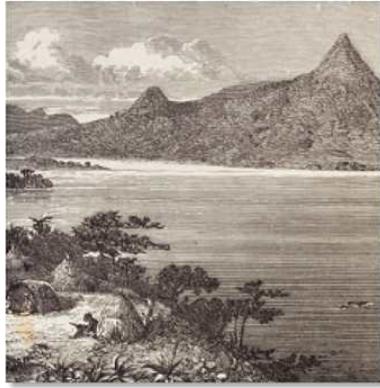
veaux porteurs et de faire des provisions. La région est riche et des produits alimentaires de toutes sortes permettent de reprendre des forces. C'est là que Stanley décide de laisser Farquhar dont l'état général ne s'est pas amélioré. Il écrit dans son carnet de voyage : « En ce lieu j'ai été contraint d'abandonner Farquhar qui dès son engagement, s'était avéré un mauvais investissement. A l'île Maurice, aux Seychelles et à Zanzibar, il avait déshonoré son employeur par son état constant d'ébriété, ses moments de sobriété se réduisant aux matins avant de se mettre en route. A bord du navire, c'était un paresseux et un insolent invétéré. Prié de coudre un pantalon pour le jeune Selim, il a répondu que son dos était brisé par l'excès de travail, alors que c'était la première tâche qui était exigée de lui en six semaines. Lors des préparatifs pour le voyage en Afrique, il était inutile, il n'était ni tailleur, ni voilier, ni charpentier, ni rien de tout ce dont j'avais besoin, il travaillait à contrecœur, toujours mesquin et sans conviction. Envoyé en tête de la 4e Caravane fournie de tout le nécessaire, je fus contraint, connaissant son tempérament, de l'avertir fréquemment de la ligne de conduite à suivre dans les cas extrêmes. Mais lorsque je le trouvai campé dans le village crasseux de Kiora, le peu d'estime que je lui portais baissa encore à la vue son apparence abjecte. »⁶⁹

Pendant l'arrêt, un marchand d'ivoire arabe leur relate une autre rumeur à propos de Livingstone : « Abdullah m'a donné quelques informations concernant Livingstone. L. était parti pour Maniema qui se trouve à un mois de marche de Ujiji. Il s'était tiré une balle dans la cuisse alors qu'il chassait le buffle. Dès qu'il se rétablirait, il retournerait à Ujiji. »⁷⁰ Jusqu'à présent, personne ne semble rien savoir de lui, si ce n'est par des rumeurs ou des informations de troisième main. Le reporter profite de cette halte prolongée pour admirer la région, constituée d'une chaîne de montagnes. Il effectue une ascension. « Mon amour du pittoresque ne fut pas désappointé, se souviendra

⁶⁹ Journal, Archives Stanley 7, 20-5-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

⁷⁰ Journal, Archives Stanley 7, 18-5-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

le journaliste. Du sommet, j'eus sous les yeux une étendue de plaines et de montagnes, allant du pic d'Ougombo à l'Ougogo, et du Roubého jusqu'aux terrains des féroces Vouahoumba : une aire de plusieurs centaines de milles carrés. Dans la plaine, des collines que la nature semblait avoir semées au hasard, en un jour de hâte, apparaissaient comme autant d'îles sur un océan tigré de vert et de brun. Où le sol était dénudé, se montraient de larges espaces d'un roux blanchâtre, que, de temps à autre, assombrissaient les nuages. »⁷¹ Seul inconvénient, aux yeux de Stanley, à ce moment du voyage : les perce-oreilles présents en grand nombre ! Deux chefs de caravane arabes, les cheiks Thani et Hamed, proposent au reporter de faire la route avec lui en direction de Tabora. Stanley accepte. Le 22 mai, la totalité des caravanes est réunie à Chunyu, station située à trois heures et demie de Mpwapwa. De là, c'est un groupe de près de quatre cents



Lac et pic d'Ougombo. Gravure.

hommes qui se remet en marche. Hamed dirige les opérations, suivant la décision de Stanley. Mais le grand nombre ralentit l'avancée, avec peu d'eau en réserve, dans un désert monotone, le Marenga Mkali. Les conditions de voyage ne s'améliorent pas et Stanley lui-même s'en ressent. « En surcroît de la fatigue, la fièvre me prit et me dévora jusqu'à la moelle. [...] Impossible de me tenir à âne ; il fallut me porter dans un hamac, où je tombai dans une léthargie profonde. Toutefois, la fièvre cessa pendant la nuit ; et à trois heures du matin quand on sonna le rappel, j'étais botté, éperonné comme à l'ordi-

⁷¹ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 133.

naire, remonté sur ma bête, et dirigeant mes hommes. »⁷² Après un parcours de trente-deux milles (environ 50 km), le désert est finalement franchi.

La troupe entre à présent dans la province de l'Ugogo. Des villages apparaissent, entourés de champs cultivés. La présence de Stanley et de ses compagnons est très vite décelée. C'est par grand nombre que les habitants de la région viennent bruyamment saluer l'expédition et voir cet homme blanc – qu'ils nomment le Mousoungou. Quoique souffrant à nouveau de la fièvre, le journaliste continue sa progression. Deux des esclaves de Hamed et Thani sont chargés de payer le tribut au « sultan » local. Mais ils reviennent rapidement au camp : le petit potentat a trouvé les marchandises offertes comme insuffisantes et réclame beaucoup plus ! Stanley est furieux : « Si j'avais seulement vingt hommes de ma race, m'écriai-je en apprenant cette demande exorbitante, vingt hommes blancs armés de carabines à répétition, ce serait à nous que ce chef paierait tribut. »⁷³ Craignant des complications, il finit cependant par payer ce qu'on lui réclame. D'autres contrées sont traversées, avec leurs nouveaux tributs à payer. Stanley subit une autre attaque de malaria. Au camp de Mizanza, il doit s'aliter. Sachant qu'un jour complet de repos et la prise régulière de sa quinine suffiront à le remettre sur pieds, il demande à ses coéquipiers d'ordonner une halte. Le journaliste subit des accès violents de fièvre, qui l'ont réduit à l'état de squelette, dirait-il, et qui lui enlèvent toutes ses forces.⁷⁴ Guéri, le reporter reçoit la visite du sultan de Mizanza au campement. Il s'agit d'un personnage réputé de la région, qui s'est distingué lors de combats. Accompagné de son fils, il est introduit dans la tente de Stanley. Admirant tous les objets qui s'y trouvent, il observe ensuite avec attention le journaliste, essayant même son casque de liège. Celui-ci rapporte dans ses souvenirs les paroles du chef local : « Comment, sur la terre, se fait-il que vous soyez blanc, quand le soleil a

⁷² Cf. H.M. Stanley, *op. cit.*, p. 137-138.

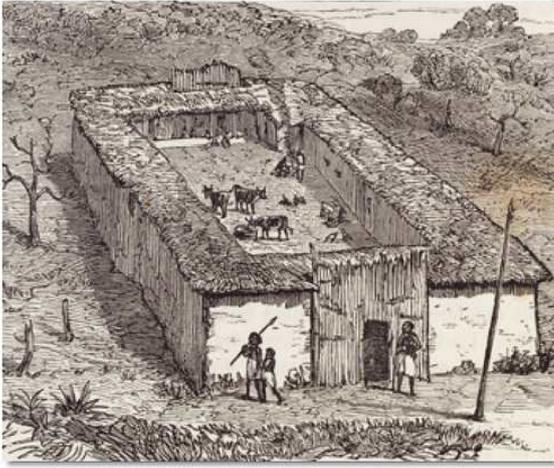
⁷³ Cf. H.M. Stanley, *op. cit.*, p. 141.

⁷⁴ En somme, Stanley en vint à détester l'Ugogo, le décrivant comme un « pays d'irritation et d'amertume, plein de troubles et de vexations pour l'esprit, où le danger est imminent à chaque pas, où nous étions exposés aux caprices de sultans ivres. » Cf. J.L. Newman, *op. cit.*, p. 64.

brûlé la peau de nous autres jusqu'à la rendre noire ? » Flatté de l'intérêt qu'on lui porte, Stanley en profite pour impressionner encore un peu plus le sultan en faisant une petite démonstration de tir avec une de ses armes. La visite se conclut par les négociations d'usage, c'est-à-dire le traditionnel paiement du tribut.

Après une nouvelle marche, l'expédition arrive sur le territoire des Vouahamba, un peuple de pasteurs qui habitent dans des maisons faites en bouse de vaches. Toujours excité par la découverte de nouvelles peuplades, Stanley note avec un brin d'admiration : « Ils sont grands et bien faits, ont la tête petite, avec la partie postérieure extrêmement saillante ; mais le visage est d'une beauté réelle. Vous chercheriez vainement parmi eux de grosses lèvres ou un nez épaté. Au contraire, leur bouche est à la fois petite, délicate et d'une excellente coupe ; leur nez est droit, celui des anciennes statues ; c'est chez eux un trait si général que, tout d'abord, je les ai surnommés les Grecs d'Afrique. Loin d'avoir les membres lourds, comme ceux des Vouagogo et d'autres peuplades de cette région, ils ont la jambe longue et bien formée, nette comme celle d'une antilope ; les attaches fines, un cou mince et long, sur lequel la tête, bien posée, se balance avec grâce. Habiles dès le jeune âge à tous les exercices du corps, n'ayant d'autre labeur que le soin de leur bétail, ne se mariant qu'entre eux, ils conservent la pureté de leur race, et il n'est pas un de ceux que j'ai vus qui n'eût pu servir de modèle à un sculpteur pour une statue d'Hylas, d'Antinoüs, de Daphnis ou d'Apollon. »⁷⁵ La halte est de courte durée ; Stanley et ses compagnons de voyage reprennent la route. Les traversées de villages se succèdent. Plus d'une fois, Stanley craint la population qui manifeste un peu trop vivement son excitation à l'arrivée de la caravane et il tente de calmer les esprits en usant de son fusil, avec une certaine délectation.

⁷⁵ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 152.



Un tembé, tel que présenté par Stanley dans ses souvenirs. Gravure.

Arrivés au Mukunduku⁷⁶, les voyageurs doivent choisir un itinéraire pour la suite du voyage jusqu'à Tabora. Trois directions s'offrent à eux. Il faut tenir compte de la dangerosité des territoires à traverser, des tributs à payer, et des vivres disponibles. Après bien des tergiversations, le choix est fait ; ce sera une route moins connue que

les deux autres, mais plus courte et où les paiements de tributs devraient être moins élevés. Une longue et pénible marche débute, avec de nouvelles difficultés : pentes escarpées et rocailleuses, murailles terreuses, hérissées de gros blocs de pierre, puis, encore, la jungle impénétrable, et des torrents qu'il faut traverser. Au camp de Mgongo Thembo, Stanley découvre les restes carbonisés d'un village, incendié par les Arabes après que des locaux ont attaqué plusieurs caravanes. Il en verra encore bien d'autres ayant subi un sort similaire. Des champs abandonnés révèlent aussi l'exode d'une population menacée par les esclavagistes. La chaleur est alors insupportable et ralentit l'avancée du cortège. « Le ciel était en feu ; des torrents de flammes nous inondaient la tête. Quand le soleil baissa, la chaleur devint suffocante, l'air était brûlé avant d'arriver aux poumons, qui le cherchaient avidement. La bouche et la gorge étaient desséchées ; nos gourdes n'avaient plus d'eau, la soif nous dévorait. »⁷⁷ Il fait pourtant continuer la marche. Des plaines cultivées apparaissent bientôt, puis de nouveaux villages. Les étapes sont courtes, quoique répétées. À l'oc-

⁷⁶ Région montagneuse de Tanzanie.

⁷⁷ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 166.

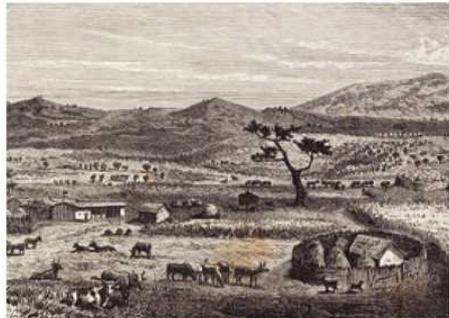
casation d'une halte dans un village de commerçants d'ivoire, le reporter rencontre Amir ben Sultan, « un de ces types de vieux Orientaux comme on en voit dans les livres : longue barbe blanche et figure vénérable. » Ce dernier lui remet une chèvre et un sac de riz comme présents. Une autre fois, c'est une jarre de bière qu'un chef de village lui offre. La prochaine étape importante est Kouikourou, capitale de l'Ounyanyembé. Après deux heures et demie de route, l'équipée est en vue de la cité, à environ deux milles de Tabora, principale résidence des Arabes. À l'arrivée de la caravane, une longue rangée d'hommes en tuniques blanches se dressent à l'extérieur. Tandis que les pagazis serrent les rangs, les troupes de Stanley leur adressent une volée d'artillerie, dont l'unique but est d'impressionner les locaux. Et cela fait son petit effet. Voyant les Arabes se diriger vers lui, Stanley s'avance, la main tendue ; elle est immédiatement saisie par les Arabes, chefs des lieux. « Ce fut ainsi que nous entrâmes dans l'Ounyanyembé », rapporte fièrement le reporter.⁷⁸

Entretemps, Stanley a obtenu de nouvelles informations concernant Livingstone : « Aujourd'hui, le vieux Cheikh Amir bin Sultan et son fils Selim bin Mahmoud qui retournaient vers Zanzibar après un séjour de dix ans à Unyanyembe m'ont rendu visite. De Livingstone, il me donna l'information suivante. « Il y a un Musungu un très vieil homme qui est arrivé à Ujiji par le lac Nyassa. Peu après être arrivé à Ujiji il s'est rendu à Marungu, puis est retourné à Ujiji. Il y a un an environ, il a fait la traversée vers Tanganyika, où il a accompagné des Arabes vers le lac Maniema qui est un très grand lac, beaucoup plus grand m'a-t-on dit que le Tanganyika. Récemment, une caravane en provenance de Ukonongo apporta à Unyanyembe la nouvelle de son décès, mais je ne sais pas si cette information est vraie. La caravane pourrait avoir été mal informée. »⁷⁹ Pour d'autres, il s'agit alors d'un gros vieil homme qui vit avec trois esclaves. Certains affirment qu'il se serait blessé lors d'un

⁷⁸ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 174.

⁷⁹ Journal, Archives Stanley 7, 20-6-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

combat avec un lion ! Toutes ces histoires différentes, contradictoires, et souvent fantaisistes, décident Stanley à traiter avec la plus grande méfiance tout ce qu'il entendra à propos du missionnaire disparu. Elles le confirment aussi dans sa volonté de le retrouver, « même s'il n'en restait plus que des os. »⁸⁰ Le 23 juin, la caravane atteint enfin Tabora. Le journaliste se souvient :



La vallée de Kwi-hara. Gravure.



Un figuier sycomore sert d'abri pour le campement. Gravure.

« Tabora est l'établissement le plus considérable que les traitants de Mascate et Zanzibar aient au centre de l'Afrique. Il renfermait à cette époque plus de mille demeures, et l'on pouvait sans crainte porter à cinq mille le nombre de ses habitants : Arabes, Zanzibarites et indigènes. Entre ce gros bourg et Kouihara (Kwi-hara ndla), s'élèvent deux chaînettes de collines rocailleuses, séparées l'une de l'autre par un col en forme de selle, d'où l'on découvre Tabora. »⁸¹ L'explorateur est frappé par la richesse des lieux. « Partout où des Arabes s'installaient à l'intérieur des terres, des innovations agricoles se concrétisaient presque inévitablement par de nouvelles

⁸⁰ Livingstone a bel et bien eu un combat avec un lion, au cours duquel il fut gravement blessé, mais cela s'est passé en 1844, lors d'une chasse dans le Botswana actuel. Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 67.

⁸¹ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 208.

récoltes et des techniques ouvrant la voie à une productivité accrue », écrit J. L. Newman.⁸² Accueilli par le gouverneur de la cité, Stanley est conduit vers Kwiwaha, à peu de distance de là, où une demeure est mise à sa disposition. On lui offre aussi de la nourriture, pour lui et ses hommes. 94 jours ont passé depuis Bagamoyo ! Bien qu'altéré par une nouvelle attaque de fièvre, qui le cloua du 7 au 25 juillet au lit, Stanley est fier de son exploit, d'autant plus que Burton et Speke avaient mis 134 jours pour effectuer la même liaison. Faisant le bilan de son expédition, le reporter doit aussi constater des choses moins réjouissantes : près de la moitié des porteurs ont déserté au cours de la traversée. Vingt-cinq nouveaux hommes sont dès lors engagés.

Des terres de Mirambo à Ujiji

La suite du voyage s'annonce difficile. Des conversations avec les locaux révèlent un danger d'un type nouveau : la route traditionnelle pour parvenir à Ujiji oblige d'effectuer la traversée d'un pays qui est alors sous la domination d'un jeune chef nommé Mirambo. Dans sa stratégie de contrôle de la région, ce dernier tente à tout prix d'interdire l'entrée sur ses terres de caravanes en provenance de Tabora. Stanley donne des informations au sujet de ce seigneur de la guerre dans ses Souvenirs : « Ce Mirambo paraissait être en état d'hostilité chronique avec tous les chefs du voisinage. De simple pagazi, il était parvenu au rang suprême avec cette habileté des coquins sans âme à qui tous les moyens sont bons pour s'emparer du pouvoir. Il commandait une bande de voleurs qui infestaient les bois de Vouilyankourou, lorsqu'il avait appris la mort du chef de l'Ouhyohoueh. Immédiatement, il s'était rendu dans cette province ; et moitié par force, moitié par la terreur qu'il inspirait, il s'y était imposé en qualité de souverain. Quelques entreprises audacieuses, dans les-

⁸² Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 67.

quelles ses partisans s'étaient enrichis, avaient affermi son autorité ; depuis lors, son audace n'avait plus connu de bornes. Il avait porté la guerre dans l'Ougara et dans l'Ousagozi jusqu'à l'Ouvinza et à l'Oukonongo ; puis, ayant exterminé les habitants sur trois degrés de latitude, il avait cherché querelle à Mkasihoua, chef de l'Ounyanembé ; et il faisait grief aux Arabes de ce qu'ils refusaient de le soutenir contre leur vieil ami. »⁸³ Mirambo, dont le nom signifie « cadavres », a depuis lors décidé que plus aucune caravane ne passera sur les terres qu'il contrôle, à moins qu'une alliance militaire se fasse entre elle et lui.



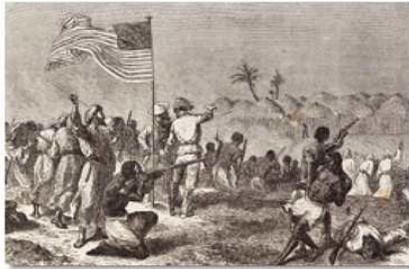
Mirambo, le chef guerrier dont les exactions auraient pu mettre toute l'expédition en péril. Il meurt en 1884, âgé d'environ quarante ans et peut-être assassiné par un opposant appartenant à sa propre tribu. Photographie.

Les Arabes planifiant une action militaire contre le chef rebelle, Stanley décide de joindre ses forces aux leurs, persuadé que l'action projetée serait de courte

durée et qu'il pourra ensuite reprendre la route vers Ujiji. Mais Stanley a-t-il alors conscience de l'aventure dans laquelle il s'engage ? L'auteur Newman en doute, pensant que le reporter est peu au fait des complexités de la com-

⁸³ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 213.

pétition pour le contrôle du commerce de l'ivoire et des esclaves : « Les enjeux étaient immenses, de nombreuses factions étaient en compétition et la guerre était devenue un style de vie. »⁸⁴ Un autre auteur note : « Singulière situation au regard du droit international : un journaliste chargé d'une mission de recherches par un quotidien américain se trouve l'allié d'une nation dont les cartes ignorent à peu près l'existence et il prend la responsabilité de participer à une expédition belliqueuse contre un chef redouté. »⁸⁵ Durant deux semaines, une nouvelle attaque de malaria cloue au lit le journaliste, victime de crises de délire et de pertes de conscience. Ce n'est que le 29 juillet que la caravane est prête à rejoindre les troupes des Arabes. Plus de deux mille deux cents hommes partent au combat, avec, au début, un certain succès. Alors que Stanley retombe malade, cinq cents Arabes se dirigent Ulyankulu, lieu de résidence du féroce Mirambo. Le village paraissant avoir été déserté rapidement par le chef, les soldats mettent la main sur l'ivoire



Une vision bien idéalisée du combat mené par Stanley et ses hommes face aux troupes de Mirambo. Gravure.

et les esclaves qui s'y trouvent réunis. Mais il s'agit d'un piège : Mirambo attend avec le gros de ses troupes, des mercenaires nommés les Ruga-ruga, à la sortie du village et dresse une embuscade aux Arabes sur leur chemin de retour. La moitié de leurs troupes est liquidée et le reste prend la fuite ! Face au danger que représente le retour des hommes de Mirambo, Stanley, toujours malade, est sauvé in extremis par son fidèle Sélim qui l'aide à fuir vers Mfuto. « Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir, en vous sauvant comme les autres ? demandai-je à Sélim. Oh ! Monsieur, me répondit-il

⁸⁴ Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 68.

⁸⁵ Cf. de Castries (duc), op. cit., p. 116.

naïvement, j'aurais eu peur d'être battu par vous. »⁸⁶ Quatre hommes de la caravane y ont cependant laissé leur vie et Shaw semble avoir perdu la tête.

Suite à la débâcle des Arabes dont il juge le comportement très sévèrement, Stanley décide de s'éloigner de la région et de partir plus au sud afin de continuer son voyage. Il ne reprendra la direction du lac Tanganyika que lorsque tout danger semblera écarté. Mais cela pose problème : la plupart des porteurs décident de quitter l'expédition, estimant avoir été engagés pour suivre la route classique et non pour s'aventurer sur des terres qu'ils ne connaissent pas ! Il faut donc engager de nouveaux hommes. En outre, Shaw est constamment malade et Stanley croit qu'il souffre d'une maladie vénérienne contractée durant le voyage. Le 12 août, le journaliste obtient de nouvelles informations au sujet de Livingstone de la part d'un marchand arabe. Ce dernier l'aurait accompagné lors d'un voyage dans le Manyéma : « Livingstone voyageait à pied et vêtu de calicot américain. Toute son étoffe avait été perdue dans la traversée du Liemba. Il était sur ce lac avec trois pirogues (dont l'une chavira ndla)... Du Nyassa il avait gagné l'Oubissa, puis l'Ouhemba, et ensuite l'Ouourougou. Il était coiffé d'une casquette, avait deux revolvers, une carabine à deux coups se chargeant par la culasse, et des balles explosibles. »⁸⁷ Sa suite aurait fondu comme neige au soleil, le laissant avec quelques rares fidèles. Stanley craint de ne jamais le retrouver vivant. En effet, une caravane chargée de lui procurer des vivres est bloquée à Tabora. Or, l'armée du terrible Mirambo fait le siège de la localité. N'arrivera-t-elle pas bientôt jusqu'ici ? Le 23 août, Stanley confie à son carnet personnel : « Nous avons passé une journée pleine d'inquiétude dans la vallée de Quihara. Nos yeux se dirigeaient constamment vers le col qui relie deux collines et sépare Quihara de la plaine de Tabora. Au-delà, nous pouvions voir Tabora toujours en flammes et les gens qui dépassaient le col en direction de Quihara tandis que d'autres rejoignaient Tabora. Seuls

⁸⁶ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 228.

⁸⁷ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 231.

neuf Tembe (une grande maison rectangulaire ndla) sont ressortis de la tem-
pête de feu avec laquelle Mirambo a rendu visite à ce qui était encore une
Tabora heureuse et prospère. La maison de Speke, et celle de l'ami de Burton,
Snay bin Amir, furent au nombre des maisons brûlées. Celles de Mohumia et
d'Amram bin Moussoud s'ajoutèrent au nombre des maisons détruites. Celles
de Sultan bin Ali, Salim bin Sayf et Said bin Habeeb ne furent pas brûlées, les
Arabes ayant préféré résister au feu des gens de Mirambo plutôt que d'aban-
donner leurs biens et leurs maisons à une destruction certaine. Tout ce que
nous pouvions faire depuis Quihara c'était de nous préparer dans la mesure
du possible à résister à l'envahisseur. Mon tembe fut mis en état de défense
pour autant que le permettaient son syle et ses moyens. Des provisions et
de l'eau furent fournies pour tenir cinq ou six jours. Je dispose à présent de
150 hommes armés, dont la moitié sont des réfugiés volontaires. Le tembe
pourrait contenir 60 hommes de plus, ce qui devrait assurer une garnison suf-
fisante pour faire échouer toute tentative de capture. Des balles, de la poudre,
des silex et des cartouches, il y en a assez pour un combat ininterrompu de
deux semaines. Mes voisins les Arabes tentent de se montrer courageux, mais
il est évident qu'ils sont presque désespérés. »⁸⁸

Le moral de l'explorateur est au plus bas, il vient par ailleurs d'apprendre la
mort de Farquhar et son propre état de santé n'est pas encourageant. Pourtant,
n'écoutant pas les conseils des Arabes (qu'il juge fourbes), Stanley poursuit les
préparatifs de son voyage. Le reporter note dans son carnet : « Acheté à un Arabe
un jeune esclave d'environ 10 ans nommé Dugum Ali pour 20 \$ d'or pour le
transport de l'un de mes fusils de chasse qui, si non, aurait nécessité un soldat.
Acheté un âne pour 10 doti (morceaux de tissu utilisés comme monnaie ndla)
ou 10 \$ dollars engagé quatre soldats ce qui augmente mes forces à 29 soldats en
tout. L'Expédition compte désormais 2 hommes blancs, 1 garçon arabe, 1 hindou,

⁸⁸ Journal, Archives Stanley 7, 23-8-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.



Dans la tenue qu'il avait à l'époque où il fit son expédition, Stanley pose ici en compagnie de Kalulu, le jeune esclave qu'il a acheté. Photographie prise après son retour en Europe.

29 locaux, 1 garçon esclave au total 34 âmes, sans compter 2 femmes esclaves. Trois hommes ont promis de m'accompagner comme guides vers le Tanganyika et quatre Wanguana m'ont également été promis en guise de pagazis, suis donc de joyeuse humeur ce soir. Dieu merci je vais bientôt pouvoir commencer. »⁸⁹ Parmi les nouvelles personnes qui font partie de l'expédition se trouve un jeune Africain, baptisé Kalulu par Stanley (ce qui signifie jeune antilope), acheté à un marchand d'esclaves. Celui-ci deviendra le compagnon de route en qui Stanley aura le plus confiance⁹⁰. La crainte de voir apparaître les hommes de Mirambo paraît s'éloigner. « Mirambo n'est pas venu après tout. Les bergers Watusi, paralysés de peur, ont fait un faux rapport. C'est une fois de plus l'histoire du garçon et du loup. »⁹¹ Le 20 septembre, quoique

faible et malgré les avertissements répétés des Arabes, il se sent prêt à reprendre la route⁹² : « Un homme blanc ne change jamais d'avis », déclare-t-il. L'auteur Newman explique : « Cette déclaration reflète deux choses que Stanley s'efforcera sans cesse de démontrer en Afrique : son sentiment de représenter tous les Européens et son besoin de démontrer leur supériorité morale. »⁹³

Le jour prévu, après des semaines d'inactivité, Stanley se remet en route, à la tête d'une caravane de 54 hommes. Les choses débutent mal : « Les pagazis et

⁸⁹ Journal, Archives Stanley 7, 7-9-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

⁹⁰ « Par la suite, Kaloulou restera aux côtés de son maître et celui-ci éprouvera d'étranges indulgences à l'endroit de ce petit sauvage qui semble avoir été l'une des grandes affections de sa vie, affection sur laquelle il n'a jamais daigné s'expliquer complètement. » Cf. de Castris (duc), op. cit., p. 118. Kalulu (ca. 1865-1877) est décédé lorsque le canoë qui le transportait a chaviré sur la rivière Lualaba (Kalulu Falls). Différents auteurs se sont penchés sur les préférences sexuelles de Stanley et ont conclu à une homosexualité refoulée. Un livre écrit par Stanley et intitulé *Kalulu, prince, King and slave*, publié en 1873, serait d'ailleurs une histoire homosexuelle déguisée.

⁹¹ Journal, Archives Stanley 7, 12-9-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

⁹² Les pensées du journaliste sont entièrement absorbées par sa mission : « L'Apôtre de l'Afrique », Livingstone,

les soldats que je viens de recruter me causent des ennuis considérables. Il a fallu les chouchouter mais sitôt arrivés au camp, les voilà qui partent tous en masse sans même demander la permission pour une dernière débauche ! Mon troupeau d'ânes a fait de même et a retrouvé son chemin vers les dépressions herbeuses de la vallée où ils se sont prélassés si longtemps. »⁹⁴ Maladies et nouvelles désertions surviennent. Et la menace d'enchaînement ne paraît pas effrayer les candidats à la fuite, à la consternation de Stanley. « On eût dit qu'un destin contraire poursuivait l'expédition, que les Parques voulaient nous faire abandonner l'entreprise ; tout semblait conspirer notre ruine », constate le reporter.⁹⁵ L'état de santé et la détresse morale de Shaw s'aggravant, il est décidé qu'il pourra quitter l'aventure. « J'ai été contraint de prendre des mesures pour renvoyer Shaw vers Quihara, note Stanley. Il semblait inutile de s'acharner contre le sort. Sur la route, il était sur mon dos comme une punition infligée pour un péché. Pendant trois mois, il a été plus qu'inutile et aujourd'hui il m'a dit que son état empirait. »⁹⁶ Le rythme de la marche s'accélère par la suite. La colonne pénètre dans une immense forêt : « La santé, la vigueur que j'avais alors me permettaient d'admirer tout ce qui m'entourait. J'éprouvais un sentiment de bien-être, d'entière satisfaction que je n'avais pas connu à Kouihara, où je me rongais dans l'inactivité. Je causais avec mes gens comme avec des égaux ; nous parlions ensemble des éventualités du voyage et nous les discussions d'une façon tout amicale. »⁹⁷ Mais un problème récurrent subsiste : le recrutement de porteurs pour pallier les désertions. Or, de multiples conflits sévissant dans la région, il est très difficile d'en trouver, car tous les hommes sont accaparés par les combats.

Lors d'une halte dans le village de Manyara, Stanley reçoit la visite du chef du village, désireux de découvrir un homme blanc pour la première fois. Il l'accueille à la porte du campement et l'invite dans sa tente, qu'il a arran-

ne quitte pas mon esprit, et à mesure que les jours passent sans même une piste, je suis sujet à des crises de dépression. » Journal, Archives Stanley 7, 13-9-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

⁹³ Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 70. Un auteur belge précise que Stanley était « pénétré dès son enfance de l'esprit gallois et wesleyen, c'est-à-dire à la fois obstiné, indépendant et dévot. » Cf. R. Cambier, « Stanley » in *Biographie Coloniale belge*, Bruxelles, 1948-9, Tome I, pp. 864.

⁹⁴ Journal, Archives Stanley 7, 26-9-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

⁹⁵ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 251.

⁹⁶ Comme Farquhar avant lui, il finira par décéder. Journal, Archives Stanley 7, 20-9-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

⁹⁷ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 257.



L'effet de l'ammoniac : « Le résultat fut magique ». Gravure.

gée avec tout le luxe dont il dispose : un tapis de Perse a été déployé, ainsi qu'une peau d'ours ; son lit est même recouvert d'un beau drap rouge. Le chef Ma-Manyéma, homme robuste et de grande taille, est prié de s'asseoir, tout comme les officiers qui l'accompagnent. « Tous me contemplèrent avec un étonnement indicible, se rappelle Stanley ; ma figure, mes mains les plongeaient dans une agréable stupéfaction. Ils se regardèrent ensuite les uns les autres, puis éclatèrent de rire en faisant claquer leurs doigts à plusieurs reprises. »⁹⁸ La visite se déroule à merveille. Le reporter épate l'assistance en dévoilant ses armes européennes et étonne en lui faisant respirer... de l'ammoniac ! L'itinéraire de la suite du voyage paraît plus obscur,⁹⁹ mais la troupe traverse des terres très fertiles et giboyeuses : zèbres et

⁹⁸ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 261.

⁹⁹ « Une grande partie de la route de la caravane entre Kwihara et Ujiji est impossible à tracer avec clarté - la plupart des noms de lieu mentionnés par Stanley ne peuvent pas être repérés sur des cartes ultérieures et il laissa peu de relevements au compas. » Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 71.

springboks au menu. Le 17 octobre, Stanley doit faire face à une mutinerie. L'épisode est violent : un des meneurs, un géant nommé Asmani, aurait même pointé une arme dans sa direction ! Il faut l'intervention de Mabruki Speke, un fidèle depuis Zanzibar (fidèle, mais stupide selon Stanley !) pour calmer le jeu. Le reporter finit par pardonner aux « insurgés » : a-t-il vraiment le choix ? À l'évidence non, un exode massif de ses porteurs ferait capoter toute l'entreprise.

Bientôt, le journaliste décide de changer ses plans de voyage. Des rumeurs de batailles au sud le convainquent de virer à l'ouest, en direction du lac Tanganyika. Sur le trajet, on observe des traces de luttes récentes, et même quelques cadavres. Des villages totalement abandonnés, parfois précipitamment comme le démontrent les champs cultivés, témoignent des derniers conflits. Un exemple de ce que relate Stanley dans son carnet : « A notre arrivée, nous avons assisté à une scène où les Ruga-Rugas de Mirambo jouèrent un rôle cruel, les deux villages qui se trouvaient ici furent attaqués, pris et livrés aux flammes, et les braves gens du petit territoire d'Ukamba, massacrés comme des moutons. »¹⁰⁰ Ce décor inquiétant et inhospitalier est oublié lorsque la nature révèle de nouvelles merveilles. Entre Mouarou et Mréra, Stanley découvre des éléphants. « Dans une étroite zone marécageuse que nous avons traversée, nous avons vu 4 éléphants avec des défenses immenses, note l'explorateur. C'était la première fois que je voyais des éléphants sauvages, et je n'oublierai jamais la première impression qu'ils me firent. J'en suis induit à penser que l'éléphant mérite bien le nom de roi des animaux. Leurs formes énormes et la majesté avec laquelle ils fixent l'intrus dans leur domaine, de même que leur apparence générale en ce qu'elle suggère de puissance consciente d'elle-même, sont de bonnes raisons pour prétendre à ce titre. Ils s'arrêtèrent pour inspecter la caravane

¹⁰⁰ Journal, Archives Stanley 7, 8-10-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

à son passage à environ un demi mile d'eux ; et leur curiosité satisfaite, ils retournèrent vers la forêt qui borde la plaine marécageuse vers le sud, élevant haut leurs trompes, comme si les caravanes étaient des choses ordinaires qui ne les gênaient pas le moins du monde. Non loin se trouvaient des girafes et des zèbres. »¹⁰¹

Au fur et à mesure que la troupe s'avance vers son objectif final, la contrée paraît de plus en plus inhabitée. Les villages s'espacent, laissant la place à de vastes étendues, des rivières, des forêts denses où vivent lions, léopards, rhinocéros, girafes et autres espèces. Stanley progresse avec fébrilité, craignant toujours que des bruits concernant son expédition ne soient parvenus jusqu'aux oreilles de Livingstone, décidant ce dernier à lever le camp pour partir plus loin. Il faut agir vite. Lorsqu'on l'informe que la rivière Malagarasi qui s'écoule dans le lac de Tanganyika peut être atteinte en deux jours, il choisit cette direction. Nous sommes alors le 25 octobre 1871, un jour dont Stanley se souviendra comme le début d'une série de conflits.¹⁰² Les hommes de la colonne veulent multiplier les haltes, mais Stanley s'y oppose fermement. On suit ses ordres. Ensuite, la rivière recherchée ne peut être trouvée or, l'eau potable commence à manquer. Les rations se font de plus en plus rares, alors que le pays devient très hostile, seulement constitué de ravins rocheux, étroits et dangereux. Stanley écrit : « Les gens ont faim et murmurent nous avons subsisté ces deux derniers jours avec du mbemba et de matamburu ce dernier étant un fruit acide enfermé dans une gousse rougeâtre. Nous n'avons pas vu un grain de maïs en 2 jours et j'ai 45 bouches à nourrir. Nous n'avons pas plus de chance avec le gibier. Les indigènes nous ont menti. Avant de se retirer pour dormir, le Wanguana a lancé une prière retentissante à Allah afin qu'il leur soit donné de quoi manger. »¹⁰³ Un village apparaît miraculeusement, offrant de la nourriture et de l'eau aux voyageurs.

¹⁰¹ Journal, Archives Stanley 7, 14-10-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

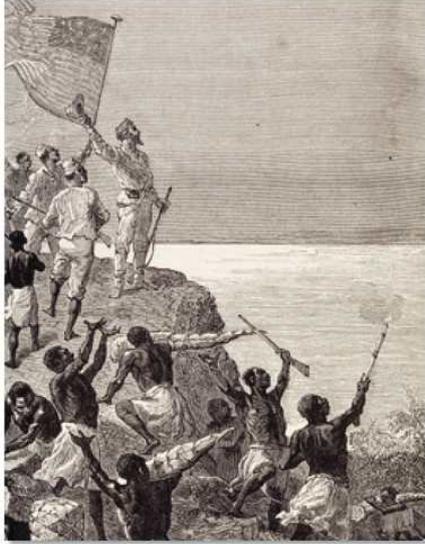
¹⁰² Cf. J.L. Newman, op. cit., p. 72.

¹⁰³ Journal, Archives Stanley 7, 29-10-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

À partir de ce moment-là, l'avancée est plus rapide, effectuée sur une route aisée menant vers le nord-est. Après la traversée d'un marais le long de la rivière Ziuwe, la caravane entre dans une région où les villages sont plus nombreux. Le Malagarasi, la rivière recherchée depuis longtemps, se présente enfin. Mais pour pouvoir la traverser, Stanley doit négocier avec le chef local, puis avec le propriétaire du bac, qui se révèlent tous deux de coriaces négociateurs. Dans l'aventure, Stanley perd son meilleur âne, dévoré par un crocodile. De l'autre côté de la rivière, le reporter reçoit des informations des plus intéressantes données par les membres d'une autre caravane provenant du sud-ouest du Tanganyika et qui passent par là : « J'ai demandé les nouvelles, raconte le journaliste. Un Mousoungou est là-bas depuis trois semaines. Cette réponse m'a fait tressaillir.

- Un homme blanc ?, ai-je repris.
- Oui, un homme blanc.
- Comment est-il habillé ?
- Comme le maître (c'était moi qu'on désignait).
- Est-il jeune ?
- Non ; il est vieux ; il a du poil blanc sur la figure. Et puis il est malade.
- D'où vient-il ?
- D'un pays qui est de l'autre côté de l'Ougouhha, très loin, très loin, et qu'on appelle Manyéma.
- Vraiment ! Et il est bien à Oujiji ?
- Nous l'avons vu il n'y a pas huit jours.
- Pensez-vous qu'il y soit encore lorsque nous arriverons ?
- Je ne sais pas.
- Y est-il déjà venu ?
- Oui ; mais il y a longtemps.

Hourrah ! C'est Livingstone ! C'est Livingstone ! Ce ne peut être que lui. Qui sait, cependant ? Cela peut être un autre — un voyageur venu de la côte occidentale. [...] Mais il faut se hâter ; s'il allait savoir que j'arrive, et se sauver en l'apprenant ! »¹⁰⁴ Ces informations décident Stanley à revoir son itinéraire et à se diriger vers les plaines d'Uha, région agricole très riche d'Afrique de l'Est. Mais si la région est riche, ses habitants sont aussi nombreux... avec à leurs têtes des potentats qui exigent des droits de passages de plus en plus onéreux. Jamais le reporter ne parviendra



La joie s'exprime à la vue du lac Tanganyika. Ici encore, la gravure a des airs de propagande avec le drapeau américain brandi tel le symbole du courage et de la ténacité.

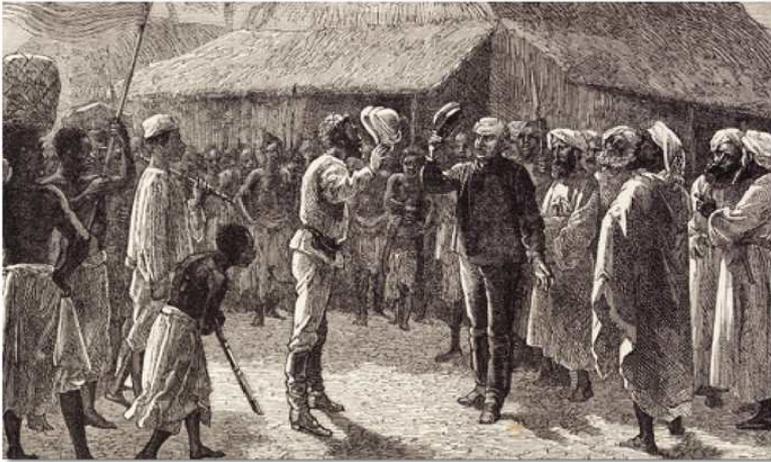
au but si toutes ses ressources sont épuisées par ces ponctions exorbitantes. Le reporter change de stratégie et décide de passer par des terres moins peuplées, de nuit afin de ne pas être repéré. Il faut agir avec prudence. Parfois, des catastrophes sont évitées. Comme cette fois où, passant aux abords d'un village endormi, la femme d'un porteur est prise d'une violente crise de nerfs et hurle à réveiller un mort ! Seul le fouet de Stanley la fait taire. Une autre fois, les voyageurs se trouvent dans une forêt à proximité du lieu de vie d'une tribu importante. Pour ne pas se faire remarquer par le bruit,

¹⁰⁴ Cf. H.M. Stanley, op. cit., pp. 306-307. L'explorateur écrit dans son carnet : « Croisé une caravane de Wagu-lha qui se rendaient à Unyanyembe avec de l'ivoire et à Ujiji. Un peu plus tard, ils m'informèrent de ce que le Musungu à la barbe blanche, qui porte un chapeau et des chaussures était rentré du Maniema. » Journal, Archives Stanley 7, 4-11-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

le reporter ordonne l'exécution de toutes les chèvres et de toutes les poules. Le vendredi 10 novembre, Stanley raconte dans son carnet : « En 4 heures et demie, avons traversé le ruisseau du Ruche large de 15 yards et profond de 2 pieds, au gué, le courant était de quatre miles à l'heure, l'eau douce et claire au contraire de tous les ruisseaux et rivières qui traversent Uhha et Uvinza. Après avoir gravi la pente raide de la colline, nous avons commencé à tirer. C'est une manière d'annoncer de nouveaux arrivants en Afrique, bientôt le Wanguana qui résidait à Ujiji est arrivé en courant afin d'identifier la cause, très étonné de réaliser que c'était une caravane d'Unyanyembe menée par un homme blanc. Parmi ces citoyens de couleur d'Ujiji avides de nouvelles se trouvaient Chuma ainsi que deux autres hommes au service du Dr. Livingstone. Dès lors il ne faisait pas de doute que Livingstone se trouvait bien à Ujiji. « Oui ». « Vous en êtes sûr ? » « Tout à fait certain ». Joie, mon cœur s'est mis à battre à tout rompre, j'ai dû maîtriser mes émotions pour que mon visage ne les trahisse pas et que je ne porte pas atteinte à la dignité d'un homme blanc apparaissant dans de telles circonstances. Mais que n'aurais-je donné pour être dans une solitude accueillante où j'eusse pu donner libre cours à ma joie par de folles excentricités, par exemple en mordant ma main, en faisant un saut périlleux, en cravachant les arbres ou quoi que ce soit qui me permît de me purger de cette excitation avant de paraître en présence de Livingstone. Bientôt, au milieu d'une foule d'Arabes et de noirs, j'ai aperçu un homme blanc d'apparence pâle, la casquette à visière bleue défraîchie, avec un galon d'or terni, un veston rouge, chemise de toile et pantalon en tweed. »¹⁰⁵

« J'aurais voulu courir à lui, écrit Stanley dans ses Souvenirs ; mais j'étais lâche en présence de cette foule. J'aurais voulu l'embrasser ; mais il était Anglais, et je ne savais pas comment je serais accueilli. Je fis donc ce que m'ins-

¹⁰⁵ Journal, Archives Stanley 7, 10-11-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.



La rencontre de Stanley et de Livingstone. Cette scène a été illustrée à de multiples reprises, mais souvent, sinon toujours, inspirée de la gravure publiée dans la première édition des souvenirs de l'explorateur.

piraient la couardise et le faux orgueil ; j'approchai d'un pas délibéré, et dis en ôtant mon chapeau :

– Le docteur Livingstone, je présume ?

– Oui, répondit-il en soulevant sa casquette, et avec un bienveillant sourire.

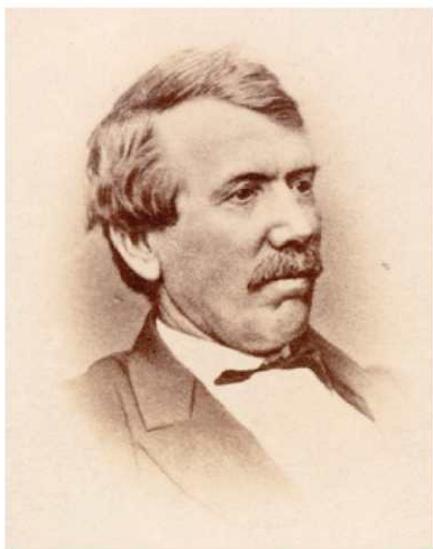
Nos têtes furent recouvertes, et nos mains se serrèrent.

– Je remercie Dieu, repris-je, de ce qu'il m'a permis de vous rencontrer.

– Je suis heureux, dit-il, d'être ici pour vous recevoir. »¹⁰⁶

Accueilli de la sorte, Stanley voit se dissiper toutes ses craintes. Livingstone présente son entourage à l'explorateur et l'invite à l'accompagner jusqu'à son logis. Dehors, la foule observe avec curiosité les deux hommes. Leur

¹⁰⁶ Cf. H.M. Stanley, op. cit., pp. 327-328.



Le docteur Livingstone. Photographie.

conversation débute. « Quelles furent nos paroles ? Je déclare n'en rien savoir, se remémore Stanley. Des questions réciproques, sans aucun doute. « Quel chemin avez-vous pris ? – Où avez-vous été depuis vos dernières lettres ? »

Oui, ce fut notre début, je me le rappelle ; mais je ne saurais dire ni mes réponses, ni les siennes ; j'étais trop absorbé. Je me surprénais regardant cet homme merveilleux, le regardant fixement, l'étudiant et l'apprenant par cœur. Chacun des poils de sa barbe grise, chacune de ses rides, la pâleur de ses traits, son air fatigué, em-

preint d'un léger ennui, m'enseignaient ce que j'avais soif de connaître, depuis le jour où l'on m'avait dit de le retrouver. Que de choses dans ces muets témoignages, que d'intérêt dans cette lecture ! »¹⁰⁷

¹⁰⁷ Cf. H.M. Stanley, op. cit., p. 328.

Épilogue

Les jours qui suivent leur rencontre, Stanley et Livingstone les passent ensemble, partageant de longs entretiens. Ils décident d'entamer tous les deux une expédition au nord du Tanganyika. Leur départ a lieu le 14 novembre. Ils parcourent environ 500 kilomètres, en naviguant 28 jours à bord d'une pirogue. Rentrés à Ujiji, ils prennent ensuite la décision de s'aventurer vers l'est, dans la région de l'Unyamwezi. Nous sommes alors au mois de décembre. Le



but est aussi de partir à la rencontre des colis envoyés par Kirk depuis Zanzibar. Mais après ces quelques mois de pérégrinations, les deux hommes vont devoir se quitter. Bien qu'il ait effectué diverses tentatives dans l'espoir de ramener vers l'Europe le vieux missionnaire, Stanley doit s'y résigner. Il semble que Livingstone ne veuille plus entendre parler de continent civilisé, de ses obligations, de ses préjugés, ni de son climat. Un biographe du reporter rap-

porte : « Et vint l'ultime jour, le 13 mars 1872, que Stanley passa avec « le cher vieux Livingstone ». De ce rapprochement, il avait subi une impression profonde, qui devait exercer une influence définitive sur sa vie intérieure. Son esprit avait mûri. L'expérience lui était venue. Il avait atteint la trentaine, l'âge où l'homme commence à réfléchir aux graves problèmes de sa destinée. »¹⁰⁸ Le docteur l'a aussi sensibilisé à une noble cause : « Il m'a demandé si je pensais qu'il serait possible de contraindre l'Amérique à supprimer le terrible commerce des esclaves d'Afrique. J'ai dit que quelle que soit son opinion à propos du commerce des esclaves, elle serait publiée et lue par les milliers de lecteurs du Herald et qu'elle serait ensuite copiée et citée dans d'autres journaux, de sorte qu'elle porterait ses fruits de toute manière pourvu qu'il s'y tienne et n'abandonne pas. »¹⁰⁹

Les adieux faits, Stanley et sa troupe partent pour Bagamoyo, suivant quasiment la même route que pour l'aller. Ils passent par Simbamwenni, cité dévastée par des pluies torrentielles qui ont provoqué une terrible inondation. Bagamoyo est atteinte le 6 mai. Stanley sent bien que sa mission touche à sa fin : « Une chance remarquable avait permis à tout ceci de s'accomplir, note J. L. Newman, les longs voyages en Inde, l'attente des porteurs à Bagamoyo, le temps passé à Tabora et le détour qui avait suivi, ainsi que le départ de Livingstone à Nyangwe. En supprimant ne serait-ce qu'un seul des éléments de l'équation, Stanley serait arrivé trop tôt



De retour à Zanzibar, Stanley, barbu, prend la pose avec son traducteur Sélim et le petit Kalulu. Photographie.

¹⁰⁸ Cf. P. Daye, *Stanley*, Paris, 1936, pp. 86-87.

¹⁰⁹ Journal, Archives Stanley 7, 16-12-1871, FRB/MRAC. Transcription M. Leduc-Grimaldi et J. Newman.

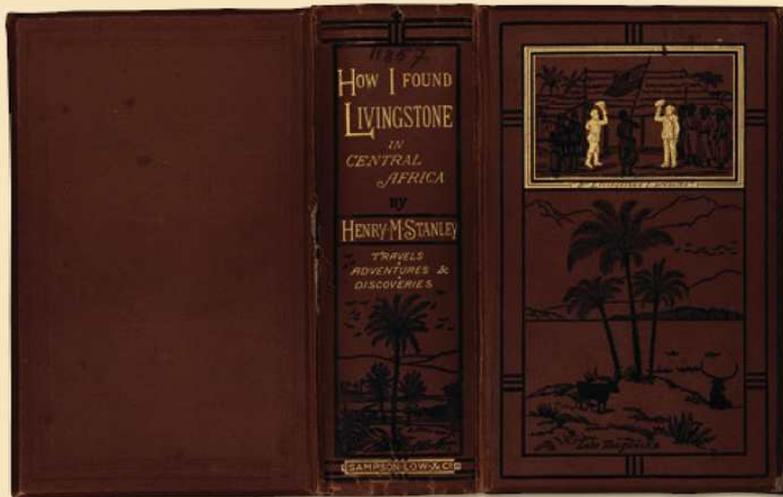
et, selon toute vraisemblance, aurait dû attendre sur place ou partir à la recherche du docteur. S'il ne l'avait pas trouvé, il n'aurait jamais été associé à l'Afrique. »¹¹⁰

Parti de Zanzibar, le reporter arrive à Marseille à la fin du mois de juillet. Le retour en Europe est mitigé. Tout d'abord, Stanley apprend que sa fiancée a fini par se marier avec un autre, sans doute lassée de son prétendant globe-trotter. Ensuite, la nouvelle de ses exploits africains l'ayant précédé, les commentaires vont bon train, mais pas dans un sens très positif. Comment un simple journaliste est-il parvenu à mener à bien une entreprise qu'une expédition organisée par la prestigieuse Société Géographique de Londres n'a pu réaliser ? Les doutes apparaissent rapidement quant à cette « prouesse ». Un contemporain écrit : « À ce moment, disons-nous, beaucoup de gens, d'Anglais surtout, ne la prirent point au sérieux. On n'y vit, on ne voulut y voir, qu'un de ces *humbugs* ou farces dont certaine presse de ce pays-là est coutumière. Stanley et Bennett furent traités sans façon de *blagueurs*. »¹¹¹ Pourtant, Stanley apporte des preuves irréfutables de son exploit : le journal de Livingstone ainsi que des lettres de sa main destinées à des proches. Le doute est donc impossible, quoiqu'en disent les géographes en chambre. Après son retour, le journaliste publie un livre, *How I found Livingstone*, basé sur ses carnets de voyages¹¹² et qui raconte ses aventures africaines. Devenu célèbre, il est même reçu par la reine Victoria. En 1874, il est à nouveau envoyé en Afrique centrale, cette fois par le *New York Herald* et le *Daily Telegraph*, pour une seconde mission qui dure trois années et qui le fait traverser le continent d'est en ouest jusqu'aux bouches du Congo. C'est avant ce second voyage qu'il apprend le triste sort de Livingstone, devenu son père spirituel. Le 25 février 1874, Stanley se trouve sur l'île Saint-Vincent, de retour d'une nouvelle mission sur la Côte d'Or, où a lieu un conflit entre les Anglais et les Ashantis. C'est là qu'on l'informe du décès du docteur. Après avoir reçu les

¹¹⁰ Ch. J.L. Newman, op. cit., p. 80.

¹¹¹ Cf. *Lettres de H. M. Stanley racontant ses voyages*, op. cit., p. XV.

¹¹² Six carnets, aujourd'hui conservés au Musée royal de l'Afrique centrale, sont remplis de notes prises par l'explorateur lors de son voyage. Nous avons pu les consulter. Le carnet n°7, s'est révélé le plus intéressant. C'est dans ce dernier, une sorte d'almanach, que Stanley narre le trajet qui l'a mené de Bombay jusqu'à Ujiji. Notons que le reporter semble un moment s'être perdu dans la chronologie, effet très probable des nombreuses fièvres dont il a été victime.



Couverture de l'édition anglaise des souvenirs de Stanley. Notons la mention « Doctor Livingstone, I presume ? » qui est visible sous l'illustration.

armes, les médicaments, les vivres et les hommes que Stanley lui avait envoyés depuis Zanzibar, Livingstone avait repris la route vers le Tanganyika. Il avait ensuite visité des gisements de cuivre au Katanga. Mais Livingstone était épuisé et victime de fièvres à répétition. C'est à Ilala, près du lac Bongwelo, qu'il a fini par décéder, le 4 mai 1873. Stanley lui survivra trente ans¹³.

Comme le soulignent plusieurs auteurs, le « *Doctor Livingstone, I presume ?* » prononcé par Stanley deviendra rapidement l'une des plus célèbres phrases de l'histoire du journalisme. Elle sera réutilisée de nombreuses fois par la suite, et pas seulement lorsqu'on évoquera le voyage de Stanley¹⁴. récem-

¹³ Suite à l'invitation de Léopold II, roi des Belges, Stanley entreprendra une troisième expédition, cette fois au service du Comité d'études du Haut-Congo (1879-1884). Il remontera le cours du fleuve et établira les comptoirs qui permettront au roi d'établir son pouvoir sur la région, jetant les bases de ce qui deviendra l'État indépendant du Congo. Le reporter sera plus tard député unioniste aux Communes de 1895 à 1901. En 1890, il épousera une artiste peintre britannique, Dorothy Tennant (1855-1926), dont il n'aura pas d'enfant. Il décèdera à Londres le 10 mai 1904.

¹⁴ Comme le fera par exemple le dessinateur de bandes dessinées Marcel Gotlib au cours des années soixante-dix.

¹⁵ Qui précède une scène où l'on voit un café parisien nommé... *Le Zanzibar* !

ment encore, lorsque Quentin Tarantino réalise son film *Inglourious Basterds*, il fait une référence explicite à la phrase du reporter.¹¹⁵ Cependant, nombreux mettent en doute la véracité de cette réplique, tout comme la manière dont se serait réellement déroulée la rencontre entre les deux hommes à Ujiji. Pourquoi une telle méfiance ? Elle repose tout d'abord sur la personnalité même de Stanley. On sait qu'il a tendance à enjoliver les choses. Il pêche parfois aussi par dissimulation (pensons à ses origines) ou par mensonge (pensons à ses *dispatches* rédigées lors de son séjour à Athènes). Ensuite, la phrase elle-même semble avoir été trop belle pour être vraie, tel un slogan ou, comme nous le dirions aujourd'hui, une phrase idéale « pour faire le buzz ». En effet, sur la couverture du livre *How I Found Livingstone*, lors de sa première édition, la phrase est imprimée sous l'illustration, comme pour attirer le regard du lecteur. Cela sent un peu le coup de pub. Un biographe note au sujet de l'ouvrage : « Le livre *How I Found Livingstone* qu'il écrivit, en 1872, après son retour, a un peu l'étoffe d'un roman. Il est plein de couleur et sait ménager jusqu'à la fin l'effet de surprise. Rien d'étonnant à ce qu'il ait été l'un des gros succès de librairie de l'époque. »¹¹⁶

Cependant, un élément, troublant, apparaît. Dans le carnet de notes du journaliste, conservé aujourd'hui au Musée Royal de l'Afrique centrale, à Tervueren, on peut suivre, page après page, son voyage¹¹⁷. Il y note, entre autres choses, ses impressions, des informations sur le trajet parcouru et, bien évidemment, les rencontres qu'il fait. Or, les pages correspondant à sa rencontre avec le missionnaire ont tout simplement disparu ! Ce fait curieux n'a pas manqué d'éveiller les soupçons. Pour certains auteurs contemporains, tel que Tim Jeal, cela lève tous les doutes : jamais Stanley n'a prononcé ces mots devenus célèbres. Il aurait probablement lui-même fait disparaître les pages de son journal afin d'éviter la supercherie¹¹⁸. Par ailleurs, on sait que la veuve de Stanley a détruit plusieurs

¹¹⁶ Cf. R. Cambier, op. cit., p. 868.

¹¹⁷ En 1954, le Musée royal de l'Afrique centrale commémore le 50^{ème} anniversaire de la mort de Stanley. A cette occasion, son fils adoptif Denzil fait don au musée de divers documents. Richard, fils adoptif de Denzil, et Marcel Luwel, conservateur au musée, restent en contact par la suite. Dans les années 80, Richard vend une partie des archives familiales à un consortium de diverses sociétés, mené par la Société Générale de Banque, qui met les documents en dépôt au musée. En 2001, la Fondation Roi Baudouin achète un second lot de documents aux héritiers de Richard. En même temps, le consortium transfère ses biens à la Fondation Roi

documents, mais ils ne concernaient que la vie personnelle de l'explorateur. Celui-ci a sans doute, lui aussi, retiré des pages de ses carnets, afin de les réutiliser ou pour les donner à son éditeur¹⁹. Un descendant du journaliste aurait lui-même déclaré qu'à son avis, la phrase aurait été



Stanley et Livingstone sur l'embauchure de la Rusizi. Gravure.

inventée après coup. Mais il se serait ensuite rétracté ! Ne pouvant retrouver la phrase dans les notes personnelles de Stanley, certains ont cherché dans les écrits de Livingstone, qui a lui aussi narré sa rencontre d'Ujiji. Mais aucune allusion à la réplique... Mais quand donc le fameux « *Doctor Livingstone, I presume* » est-il apparu la première fois ? C'est dans la *dispatch* publiée par le *New York Herald* le 10 août 1872 que l'on retrouve la plus ancienne mention. Elle aurait été publiée d'après la relation envoyée par Stanley et qu'il aurait écrite le 23 novembre 1871²⁰. Ne serait-il pas possible, au cas où Stanley n'aurait pas lui-même écrit ladite phrase, qu'elle ait été rajoutée par l'éditeur inspiré ? Le reporter en assumera en tout cas pleinement la paternité par la suite. Pour d'autres auteurs, jamais Stanley n'aurait pris la liberté de publier une phrase comme celle-là, si elle avait été fautive, alors que Livingstone, encore vivant à l'époque, aurait pu tout démentir. Quant au carnet de notes du reporter, il n'apporte aucune information « mis à part le fait que les pages ont disparu », comme le relève Mathilde Leduc-Grimaldi, responsable des Archives Stanley au Musée royal de l'Afrique centrale. La question reste ouverte et tous les fantasmes permis...

Baudouin qui, à son tour, dépose l'ensemble des documents Stanley au musée. Les carnets de Stanley narrant son voyage à la recherche de Livingstone appartiennent au second lot de documents.

¹⁸ Cf. T. Jeal, *Stanley: The Impossible Life of Africa's Greatest Explorer*, London, 2007, pp. 117-120.

¹⁹ Il n'y a en tout cas pas eu de destruction systématique dans les archives de Stanley. On sait que le petit-fils de ce dernier a lui-même vendu des pages de carnets de notes et des lettres, qui ont fini en salles de vente.

²⁰ Cf. H.M. Stanley, *Stanley's Despatches to the New York Herald 1871-1872, 1874-1877*, Edited by Norman R. Bennett, Boston University Press, 1970, pp. 60-89. Les textes originaux des *dispatches* n'existent plus aujourd'hui.

Bibliographie sommaire

R. Aldrich, *Colonialism and Homosexuality*, London, 2003.

N.R. Bennett (red.) , *Stanley's Despatches to the New York Herald 1871-1872, 1874-1877*, Boston, 1970.

F.G. Bruguera, *Histoire contemporaine d'Espagne*, Paris, 1953.

R. Cambier, « Stanley » in *Biographie Coloniale belge*, Bruxelles, 1948-9, Tome I, pp. 864-892.

P. Daerden et M. Wynants, *Inventory of the Henry M. Stanley Archives*, Bruxelles (Musée royal de l'Afrique centrale), 2005.

P. Daye, *Stanley*, Paris, 1936.

de Castries (duc), *Les rencontres de Stanley*, Paris, 1960.

R. Hall, *Stanley – An Adventurer Explored*, London, 1974.

P.H. Jackson, *Meteor out of Africa – H.M. Stanley's Journey to find Livingstone, 1871*, London, 1962.

T. Jeal, *Stanley: The Impossible Life of Africa's Greatest Explorer*, London, 2007.

M. Leduc-Grimaldi, *Images d'Afrique, Stanley I presume ?*, Bruxelles (Fondation Roi Baudouin), 2007.

A. Maurice, *Stanley – Lettres inédites*, Bruxelles, 1955.

C. Monheim, *Boula Matari – Stanley, le briseur de roches*, Bruxelles, 1942.

M. Mourre, *Le petit Mourre – Dictionnaire d'histoire universelle*, Paris, 2004.

J. L. Newman, *Stanley – Entre Couronne et Empire*, Bruxelles, 2006.

C. Seitz, *The James Gordon Bennetts, Father and Son, Proprietors of the New York Herald*, New York, 1974.

H.M. Stanley, *How I found Livingstone – Travels, adventures and discoveries in central Africa*, New York, 1872.

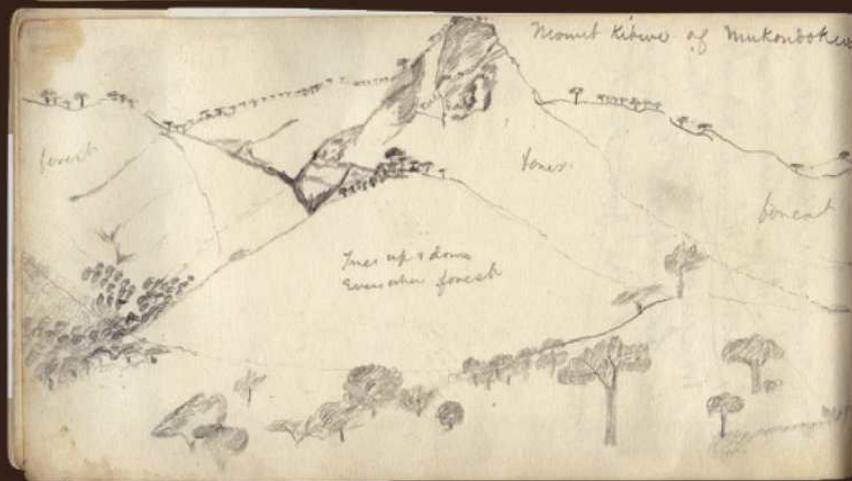
H.M. Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone – Voyages, aventures et découvertes dans le centre de l'Afrique*, Paris, 1880.

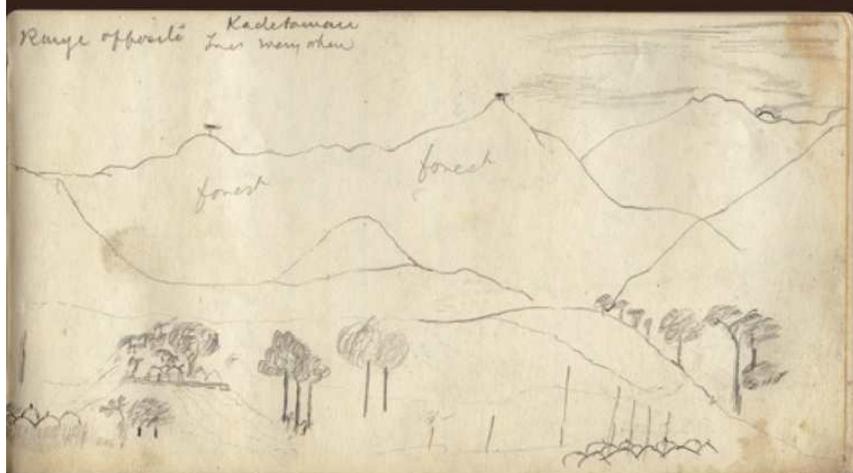
Lettres de H. M. Stanley racontant ses voyages, ses aventures et ses découvertes à travers l'Afrique équatoriale, Paris, 1878.

S. Tomkins, *David Livingstone - The Unexplored Story*, Oxford, 2013.

P. Vilar, *Histoire de l'Espagne*, Paris, 1996.

M. Walraet, « Stanley » in *Biographie Coloniale belge*, Bruxelles, 1958, Tome V, pp. 775-776.





Paysages au crayon réalisés par Stanley. Extraits du carnet n° 10 (Unyanyembe, 13 mars 1872 - Kisemo, 30 avril 1872), Archives Stanley, FRB / MRAC.

Le souci du patrimoine

La Fondation Roi Baudouin œuvre depuis près de 25 ans à la sauvegarde et la protection de notre patrimoine. Son Fonds du Patrimoine acquiert des œuvres d'art et documents historiques qu'il met en valeur et rend accessibles à tous. Sa collection est répartie parmi plus de 20 institutions publiques disséminées dans l'ensemble du pays. Avec l'aide de nombreux mécènes, le Fonds a pu, au fil des années, rassembler une riche collection.

Le fonds d'archives de Henry Morton Stanley fournit avant tout des renseignements sur les quatre expéditions que Stanley mena en Afrique centrale : la recherche de Livingstone, l'expédition transcontinentale, les missions qu'il exécuta pour le compte de Léopold II et sa tentative de libération d'Emin Pacha. L'ensemble se compose de centaines de manuscrits, ainsi que de cartes, de photographies et de croquis. Ce nombre exceptionnel de témoignages constitue une inestimable source d'information pour une étude approfondie de la société au XIXe siècle. Le Fonds fut acquis en deux temps. Une première partie en 1982 par la Société Générale et le complément en 2001 par la Fondation Roi Baudouin. Lorsque cette deuxième partie, constituée de documents inconnus ou supposés perdus à jamais, revint également en Belgique, la Société Générale décida de céder ses documents à la Fondation afin de réunir à nouveau le Fonds Stanley au complet au Musée royal de l'Afrique centrale.

Des mécènes partagent, d'autre part, le souci de la Fondation quant à la sauvegarde du patrimoine. Ils peuvent s'adresser au Centre de Philanthropie de la Fondation avec leurs questions et leurs souhaits ou pour obtenir tout conseil quant à la réalisation de leur projet. Les différentes possibilités et outils sont examinés ensemble. Si le philanthrope souhaite associer la Fondation à son projet, elle élaborera avec lui une formule sur mesure. Des projets très variés ont ainsi pu être menés à bien : la pérennisation de collections d'œuvres et de documents, de bâtiments historiques ou d'éléments de notre patrimoine naturel, l'encouragement de groupes cibles à entrer en contact avec le patrimoine ou encore la restauration d'éléments significatifs de notre patrimoine mobilier et immobilier.

La Fondation Roi Baudouin est une fondation d'utilité publique qui soutient des projets ou des personnes agissant en faveur d'une société meilleure. Elle souhaite contribuer durablement à davantage de justice, de démocratie et de respect de la diversité. Fondation indépendante et pluraliste, habilitée à recevoir des dons, legs ou donations, elle a vu le jour en 1976, à l'occasion des 25 ans de règne du roi Baudouin.

Pour plus d'informations

Fondation Roi Baudouin : www.kbs-frb.be

Domaine d'action « Patrimoine » : www.patrimoine-frb.be

Contact : Anne De Breuck, debreuck.a@kbs-frb.be, tél. +32 2 549 61 54

Afin de pouvoir continuer à développer son action dans le domaine du patrimoine, la Fondation Roi Baudouin compte sur le soutien de toutes celles et ceux qui partagent son intérêt pour le patrimoine. Les dons et legs permettent de mener des actions qui auraient été impossibles sans ces moyens supplémentaires que la Fondation accepte avec reconnaissance. Les dons peuvent être versés sur le numéro de compte 000-0000004-04 avec la communication « patrimoine mobilier ».

Colophon

Retrouver Livingstone, mort ou vif. L'expédition de Henry Morton Stanley.

Cette publication a été publiée à l'occasion de l'exposition d'été du Fonds du Patrimoine 'Dr. Livingstone I presume?', organisée par la Fondation Roi Baudouin et le Musée d'Afrique centrale au musée BELvue. Elle est aussi disponible en néerlandais sous le titre 'Livingstone terugvinden, levend of dood. De expeditie van Henry Morton Stanley.'

Une publication de la Fondation Roi Baudouin, rue Brederode 21, B-1000 Bruxelles

Texte : Olivier DeFrance
Introduction : Mathilde Leduc-Grimaldi
Traduction citations: William Petty

Coordination pour la Fondation Roi Baudouin : Astrid Fobelets

Mise en page : Bailleul Ontwerp bureau
Impression : Cassochrome

Cette publication peut être commandée sur notre site www.kbs-frb.be, par e-mail à l'adresse publi@kbs-frb.be ou auprès de notre centre de contact : tél. + 32 70 23 37 28 ou fax + 32 70 23 37 27.

Dépôt légal: D/2848/2013/08
ISBN-13: 978-2-87212-704-7
EAN: 9782872127047
N° DE COMMANDE: 3162
Juillet 2013

La Fondation Roi Baudouin s'est efforcée de prendre contact avec les détenteurs des droits d'auteur des illustrations figurant dans la présente publication. Au cas où certaines illustrations auraient été publiées sans leur accord préalable, ils sont invités à contacter la Fondation Roi Baudouin, rue Brederode 21, B-1000 Bruxelles.

Crédits photographiques :

- Archives Stanley, coll. Fondation Roi Baudouin, Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren : couverture, carte ancienne de l'Afrique centrale, p.2-3, p.7, p.8, p. 10-11, p.14, p.17 (à gauche), p.66, p.75, p.77, p.84-85
- Library of Congress Prints and Photographs Division Washington, D.C., USA : p.17 (à droite)
- Archives du Palais royal, © Studio Philippe de Formanoir : p.20, p.22, p.24, p.25 (en bas)
- Collection Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren : p.26, p.33, p.42, p.78
- Bibliothèque des Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles ; H.M. Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone - Voyages, aventures et découvertes dans le centre de l'Afrique*, Paris, 1880, 3^e édition ; © Studio Philippe de Formanoir : p.25 (en haut), p.27, p.35, p.37, p.46, p.49, p.50, p.51, p.55, p.58, p.60, p.63, p.68, p.72, p.74, p.81
- Maull Studio, Henry Maull?, London, 1875 : p.30
- J. L. Newman, *Stanley - Entre Couronne et Empire*, Bruxelles, 2006 : carte des différentes expéditions de Stanley en Afrique

Tracé de l'**expédition de Stanley**
sur une carte de l'Afrique centrale
établie au XIXe siècle









En 1869, l'Europe a perdu la trace du médecin et missionnaire écossais David Livingstone. Ses explorations du continent africain en font une figure de proue du monde scientifique : il révéla notamment à l'Europe l'existence des chutes Victoria et dressa la carte du cours du Zambèze. Le journaliste américain Henry M. Stanley est chargé de le retrouver. Il entreprend une expédition de grande envergure jusqu'au lac Tanganyika, avec la ferme intention de ramener en Europe à la fois Livingstone et une multitude de découvertes.